



Colectivo
de La
Habitación
Propia

Exilios **Exils**

Compilación de textos de 12 autores
Recueil de textes de 12 auteur-e-s

Alessia Calderalo
Pilar Calvo
Laura Cano
Alberto Martínez
Martín Díaz
Honorino Fernández
Matilde García y Martín
Julio Lizán
María Luisa
Nuria López
Bernabé Muñoz
Raquel Santos

Traduction
Isabelle De Vriendt et Paul Dupuis



Colectivo
de la
Habitación
Propia

Exilios *Exils*

Compilación de textos de 12 autores
Recueil de textes de 12 auteur-e-s

Alessia Calderalo
Pilar Calvo
Laura Cano
Alberto Martínez
Martín Díaz
Honorino Fernández
Matilde García y Martín
Julio Lizán
María Luisa
Nuria López
Bernabé Muñoz
Raquel Santos

Traduction
Isabelle De Vriendt et Paul Dupuis

Droits d'utilisation :
Exilios/Exils du Colectivo de La Habitación Propia est produit par ScriptaLinea aisbl
et mis à disposition selon les termes de la licence Creative
(texte complet sur www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr)



ScriptaLinea, 2015.
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Editrice responsable : Isabelle De Vriendt
Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – 1190 Bruxelles (Belgique)
www.scriptalinea.org

Si quieres formar parte de un Colectivo de escritos, contactános via www.colectivosdeescritos.org
Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via www.collectifsdecrits.org

Un poco sobre ScriptaLinea...

Esta compilación de textos ha sido realizada en el marco de la asociación internacional (aisbl) ScriptaLinea.

ScriptaLinea pretende ser una red, apoyo y portavoz para todas las iniciativas colectivas de escritura con un fin socioliterario en Bélgica y en el mundo. Estas iniciativas pueden presentarse en diferentes expresiones lingüísticas: francés (*collectifs d'écrits*), portugués (*colectivos de escrita*), inglés (*writing collectives*), neerlandés (*schrijversgemeenschappen*), español (*colectivos de escritos*)...

Un «Colectivo de escritos» reúne a un grupo de escritores (reconocidos o no) en su deseo de reflexionar sobre el mundo que les rodea. Este grupo escoge un tema social que cada uno ilustrará con un texto literario que desembocará en una publicación colectiva. Una vez alcanzado el objetivo, el grupo puede acoger nuevos participantes y emprender un nuevo proyecto de producción colectiva. Cada colectivo es, a priori, nómada y se reúne en un espacio (semi)público diferente cada vez: un centro cultural, una asociación, biblioteca... Se trata de ampliar los horizontes y, globalmente, de reforzar el tejido sociocultural de una región o de un barrio, en una lógica no comercial.

Los Colectivos de escritos pretenden ser accesibles a todo aquel que quiera estimular y desarrollar su pluma a través de un proyecto colectivo y ciudadano, en un contexto de voluntariado y de ayuda mutua. Se reconoce a cada escritor como «experto», a partir de su escritura y su lectura, y se crea una relación de igual a igual con los otros miembros del Colectivo de escritos, abierto a un «saber hacer» múltiple y diverso.

Cada año, los Colectivos de escritos de una misma región o país se reúnen para descubrir sus especificidades y reconocer en el resto de experiencias de escritura una perspectiva similar.

Este método, desarrollado a nivel local, busca reforzar los lazos entre los individuos, las asociaciones con fines sociales y organismos culturales y artísticos, en una perspectiva ciudadana que favorece el vivir juntos y la creación literaria.

Isabelle De Vriendt,
Presidenta de la asociación internacional ScriptaLinea

The logo for ScriptaLinea AISBL features the organization's name in a stylized, cursive script. Below the main text, the acronym 'AISBL' is written in a smaller, simpler font.

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes Exilios/Exils a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea, en collaboration avec La Habitación Propia et Accem.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (*Collectifs d'écrits*), portugais (*Coletivos de escrita*), espagnol (*Colectivos de escritos*), néerlandais (*Schrijversgemeenschappen*), anglais (*Writing Collectives*) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt, Présidente de l'AISBL ScriptaLinea



Un poco sobre el Colectivo...

¿Quiénes somos?

Esta compilación de textos ha sido realizada en el seno de la actividad de dos asociaciones: Accem Bruselas (asociación para el ocio y tiempo libre de mayores hispanohablantes en Bruselas) y La Habitación Propia (asociación literaria y cultural), en colaboración con ScriptaLinea.

La Habitación Propia es el nombre de una tertulia literaria que nació en marzo de 2014 en Bruselas como un espacio para el debate, la expresión libre y el intercambio de ideas. El objetivo primordial de La Habitación Propia es usar la literatura como herramienta para, en última instancia, fomentar la recuperación y la regeneración culturales. A partir de la participación en sus actividades, y del respeto a la subjetividad individual, se busca la producción de conocimiento colectivo y, por supuesto, la diversión a través de la cultura.

La Habitación Propia rinde homenaje a Virginia Woolf y al Círculo de Bloomsbury: un grupo de intelectuales y pensadores británicos de principios del siglo XX, cuyas reuniones informales y periódicas en el número 52 de Tavistock Square, en el barrio londinense de Bloomsbury, han pasado a la historia. Economistas, editores, filósofos y antropólogos fueron los amigos de Cambridge de la novelista británica, que jamás conoció la universidad como alumna, pues la carrera académica estaba reservada a los varones. En su ensayo *Una habitación propia*, Virginia Woolf reflexiona sobre los obstáculos tradicionales que han impedido a las mujeres tomar cualquier camino intelectual. Los tertulianos de La Habitación Propia quieren seguir rompiendo barreras, no solo sexistas, sino las que debe plantearse y afrontar esta nueva generación de expatriados, derivadas del vacío intelectual en país ajeno. La Habitación Propia pretende ofrecer ese espacio de reunión necesario en circunstancias de lejanía y de exilio para estrechar lazos culturales entre hispanohablantes.

Alessia Calderalo, Pilar Calvo, Laura Cano, Alberto Martínez, Martín Díaz, Julio Lizán, Honorino Fernández, Matilde García y Martín, María Luisa, Nuria López, Bernabé Muñoz, Raquel Santos.

Miembros 2015 del Colectivo de La Habitación Propia.



Colectivos de escritos

Quelques mots sur le Collectif

Cette compilation de textes a été réalisée au sein des activités de deux associations : Accem Bruselas (association pour le loisir et le temps libre des personnes âgées hispanophones de Bruxelles) et La Habitación Propia (association littéraire et culturelle), en collaboration avec ScriptaLinea aisbl.

La Habitación Propia est le nom d'une tertulia littéraire qui est née en mars 2014 à Bruxelles pour offrir un espace consacré au débat, à l'expression libre et aux échanges d'idées. L'objectif premier de La Habitación Propia est d'utiliser la littérature comme moyen pour, en dernière instance, susciter la récupération et la renaissance culturelles. A partir de la participation aux activités et du respect de la subjectivité individuelle, on recherche la production d'un savoir partagé et, ainsi, la diversion au travers de la culture.

La Habitación Propia rend hommage à Virginia Woolf et au Cercle de Bloomsbury : un groupe d'intellectuels et de penseurs britanniques du 20ème siècle dont les réunions informelles et régulières au numéro 52 de Tavistock Square, dans le quartier londonien de Bloomsbury, sont désormais passées à la postérité. Economistes, éditeurs, philosophes et anthropologues furent les amis de Cambridge de la romancière britannique qui n'a jamais étudié à l'université, vu que le parcours universitaire était réservé aux hommes. Dans son essai Une chambre à soi, Virginia Woolf se penche sur les obstacles traditionnels qui ont empêché les femmes de suivre un quelconque parcours intellectuel. Les membres de La Habitación Propia veulent continuer à supprimer les freins non seulement sexistes, mais aussi ceux auxquels cette nouvelle génération d'expatriés doit faire face et réagir, ces freins issus du vide intellectuel en pays étranger. La Habitación Propia prétend offrir cet espace de rencontre nécessaire aux circonstances d'éloignement et d'exil pour renforcer les liens entre les hispanophones.

Alessia Calderalo, Pilar Calvo, Laura Cano, Alberto Martínez, Martín Diaz, Julio Lizán, Honorino Fernández, Matilde García y Martín, María Luisa, Nuria López, Bernabé Muñoz, Raquel Santos.

Membres 2015 du Collectif de La Habitación Propia.



ACCCEM
www.accem.es

Colectivos de escritos

Contexto histórico: Españoles en Bélgica

Entre 1945 y 1975 Europa asistió a una corriente general de movimientos migratorios provocada por las guerras y la consecuente movilización de desplazados, la reorganización del mapa europeo y el traslado de trabajadores de países menos desarrollados a países en pleno crecimiento económico.

Dada esta coyuntura económica, la exportación de mano de obra desde España a Bélgica quedó legitimada con el acuerdo firmado entre los dos países en 1956 de cara al envío de trabajadores españoles a las minas belgas. De esta manera, Bélgica lograba una nueva oleada de obreros tras la negativa italiana a seguir enviando trabajadores después de la tragedia de Marcinelle, y la España de Franco encontraba en la emigración una «válvula de escape» al creciente desempleo generado por los intentos de estabilización, además de considerarla como una fuente potencial de divisas que equilibrara la balanza comercial.

Los primeros españoles que llegaron de manera «asistida» a través del Instituto Español de Emigración fueron establecidos en las principales cuencas mineras del país, especialmente en las zonas de Charleroi, Lieja y Limburgo.

En cualquier caso, la publicación en 1962 del informe realizado por Albert Sauvy sobre el envejecimiento de la población valona supuso un importante acicate para la reformulación de la política migratoria belga. Si en un principio, al primar las tesis económicas, se demandaba hombres jóvenes y solteros para trabajar en las minas, ante la consideración del problema demográfico, se fomentó la reagrupación familiar, la estabilización de los emigrantes y la apertura de otros sectores de actividad como la metalurgia o la construcción a su contratación. De este modo, los controles y las medidas restrictivas se volvieron más laxos, hecho que auspició la entrada de emigrantes «turistas» y su posterior regularización.

La llegada masiva de españoles a Bélgica se produjo a principios de los años sesenta. La relajación en la normativa legal en el país de acogida permitió que gran parte de los que llegaron en este momento lo hiciera de manera clandestina y confiara en la regularización a posteriori, pues la escasez de mano de obra en sectores necesitados de personal no cualificado era acuciante. Si el sector carbonífero se vio beneficiado por la llegada de mineros españoles que escaparon de la represión por las huelgas de Asturias de 1962 y 1963, la extensión de la contratación a sectores como la metalurgia, la construcción o las industrias químicas desplazó o aumentó la presencia del contingente español, que hasta

ahora se había mantenido focalizado alrededor de las cuencas carboníferas valonas, en las regiones de Bruselas, Gante o Amberes.

Los años sesenta presenciaron además la llegada de españolas a Bélgica, quienes vinieron ya fuera a través de la reagrupación familiar, reclamadas por el esposo que había venido a las minas, ya fuera como pioneras y cabezas de familia dispuestas a labrarse un mejor porvenir. Generalmente, estas españolas encontraron empleo en el servicio doméstico, tanto de internas como de externas, empleadas por familias belgas dentro del ámbito urbano.

Cabe decir que los españoles que emigraron a Bélgica en las décadas de los cincuenta y los sesenta eran, fundamentalmente campesinos y, en menor medida, obreros industriales. Muchos de ellos, por tanto, tenían un nivel formativo y de idiomas muy bajos.

Por otro lado, la crisis que desde hace unos años llamó a la puerta de Europa, se abrió paso sin impedimentos. Empresas en quiebra, fábricas que cerraban, pequeños comercios desaparecidos, aumento del paro, tensiones sociales, futuros endeudados...

Desde el estallido oficial de la crisis económica en España (2009), las oleadas migratorias de jóvenes españoles han dado lugar a una generación esparcida. Las motivaciones y perfiles de esta última generación de inmigrantes resulta muy difícil de precisar. Pero podemos decir. La mayor parte de estos jóvenes parados emigran a Europa, amparados por la ciudadanía europea y la libre circulación, en busca de una oportunidad laboral. Se aferran a becas de movilidad y, sobre todo, a la financiación paterna o el aval familiar en su aventura. Se habla de fuga de cerebros. Paradójicamente, los jóvenes que se marchan se ven obligados a ocupar casi toda su actividad cerebral en trámites. La supervivencia, la desesperación, el pluriempleo, la perpetua búsqueda de financiación, la redacción de cartas-currículums-solicitudes, los cursos de idiomas y, en definitiva, falta de tiempo para pensar en el mundo que los devora.

Así, Bruselas concentra buena parte de la inmigración juvenil española en Europa. Según el último estudio presentado por el Instituto de la Juventud (INJUVE) sobre inmigración, Bélgica se encontraría entre los cinco países más apetecibles como destino laboral, con cifras que rondan los 10.000 inmigrantes entre 2009 y 2013.

Con todo, una cosa es segura: no estamos solos en este viaje.

Contexte historique: espagnols en Belgique

L'Europe connut de 1945 à 1975, des flux migratoires provoqués par les guerres, avec, comme conséquence, un déplacement de populations, une réorganisation des territoires et la migration de travailleurs issus de pays moins développés vers des pays en pleine croissance économique.

Dans cette conjoncture économique, l'exportation de main d'oeuvre d'Espagne en Belgique fut légitimée par l'accord signé en 1956 entre les deux pays qui statuèrent sur l'envoi de travailleurs espagnols dans les mines belges. La Belgique se dotait ainsi d'un nouvel arrivage d'ouvriers, l'Italie ayant refusé d'envoyer des travailleurs après la tragédie de Marcinelle. L'Espagne de Franco, en revanche, trouvait dans cette émigration une « soupape de sécurité » face au chômage en hausse, généré par les tentatives de stabilisation, sans compter qu'une telle migration représentait une source potentielle de devises pour équilibrer les échanges commerciaux.

Les premiers Espagnols qui arrivèrent avec l'« assistance » de l'Institut Espagnol de l'Émigration furent installés dans les principaux sites miniers du pays, en particulier dans les zones de Charleroi, de Liège et du Limbourg.

Quoi qu'il en soit, le rapport, publié en 1962 par Albert Sauvy, et qui portait sur le vieillissement de la population wallonne, fut sans doute un stimulant significatif pour le réajustement de la politique migratoire en Belgique. Si, au départ et en réponse à la situation économique, on recherchait des jeunes hommes célibataires pour travailler dans les mines, il fallait ensuite affronter le problème démographique ; on organisa alors le regroupement familial et on assura une stabilité aux migrants. S'ouvrirent à eux alors d'autres secteurs d'activités tels que la métallurgie ou la construction. Ainsi, on lâcha du lest sur les contrôles et les mesures restrictives, ce qui encouragea l'entrée en Belgique de « touristes » migrants ensuite régularisés.

L'arrivée massive d'Espagnols en Belgique date du début des années 60. L'assouplissement des mesures légales dans ce pays d'accueil permit la régularisation a posteriori d'une grande partie de ceux qui arrivèrent à cette époque de manière clandestine: la pénurie de main d'oeuvre dans les emplois peu qualifiés était criante. Si le secteur du charbon bénéficia de l'arrivée de mineurs espagnols qui échappaient, en Asturies, à la répression suite aux grèves de 1962 et 1963, la contractualisation dans les secteurs tels que la métallurgie,

la construction ou les industries chimiques déplaça ou augmenta la présence de la communauté espagnole, qui, jusqu'alors, s'était concentré dans les sites charbonniers wallons et dans les régions de Bruxelles, de Gand et d'Anvers.

Les années 60 virent aussi l'arrivée en Belgique d'Espagnoles, soit via le regroupement familial, réclamé par les conjoints travaillant dans les mines, soit en pionnières, nourrissant l'espoir de se forger un meilleur avenir, pour elles et leur descendance. En général, ces Espagnoles trouvèrent un emploi comme aide-ménagères internes ou externes, employées dans les villes par des familles belges.

On peut dire que les Espagnols qui émigrèrent en Belgique dans les années 50 et 60 étaient principalement des paysans et, dans une moindre mesure, des ouvriers industriels. La plupart présentaient donc un niveau de formation et de langue très basique.

D'un autre côté, la crise qui a frappé à la porte de l'Europe il y a quelques années n'a pas trouvé d'obstacles sur sa route. Les entreprises en faillite, la fermeture d'usines et la disparition de petits commerces augmentèrent chômage, tensions sociales, endettements...

Depuis le déclenchement officiel de la crise économique en Espagne (2009), les vagues migratoires de jeunes Espagnols ont donné lieu à une génération dispersée. Les motivations et les profils de cette jeune génération de migrants sont difficiles à définir. Mais on peut dire... que la plupart de ces jeunes chômeurs émigrent en Europe, couverts par leur citoyenneté européenne et la libre circulation, à la recherche d'un travail. Ils se cramponnent, dans leur aventure, à des bourses de mobilité et, surtout, au financement parental ou à l'aval de la famille. On parle de la fuite des cerveaux. Paradoxalement, les jeunes qui s'en vont se voient obligés de consacrer toute leur activité cérébrale à des procédures. Survie, découragement, emplois cumulés, recherche perpétuelle de finances, rédaction de lettres-currículums-candidatures, cours de langue sont leur quotidien et, au final, ils n'ont pas le temps de se dire que le monde les dévore.

Ainsi, en Europe, Bruxelles présente une belle concentration d'immigrés espagnols. Selon la dernière étude sur l'immigration présentée à l'Institut de la Jeunesse (INJUVE), la Belgique serait parmi les cinq pays les plus attractifs pour les migrants à la recherche d'un emploi, avec des chiffres qui avoisinent les 10.000 nouveaux immigrés entre 2009 et 2013.

Pour s'y retrouver

Editorial	p15
Serezade / Serezade <i>Alberto Martínez</i>	p19
Vale más prever que lamentar / Mieux vaut prévenir que guérir <i>Honorino Fernández</i>	p29
Desde el avión / Depuis l'avion <i>Alessia Calderalo</i>	p33
A nuestros abuelos / A nos grands-parents <i>Pilar Calvo</i>	p43
En búsqueda del paraíso florecido / A la recherche du paradis fleuri <i>Martín Díaz</i>	p47
La respuesta / La réponse <i>Raquel Santos</i>	p57
Vuela / Voler <i>Nuria López</i>	p61
Mi tierra / Ma Terre <i>Bernabé Muñoz</i>	p69
Bajo la lluvia / Sous la pluie <i>Julio Lizán</i>	p73
Volver / Retourner <i>María Luisa</i>	p79
Agotamiento y movimiento / Epuisement et mouvement <i>Laura Cano</i>	p83
Nuestra isla de vida / Notre île de vie <i>Matilde García y Martín</i>	p87
Los autores / Les auteur-e-s	p91
Lugares visitados / Les lieux traversés	p99
Agradecimientos/ Remerciements	p103



© Colectivo de La Habitación Propia

El desplazamiento de personas por falta de oportunidades en sus países de origen ¿es siempre exilio? Ni siquiera el diccionario concede una definición cerrada. ¿Acaso el exilio requiere de circunstancias forzosas? ¿Acaso es un término acotado a los movimientos migratorios? Sus posibilidades poéticas y psicológicas lo convierten en territorio propicio a la exploración literaria. La falta de unanimidad respecto a sus límites no impide que todos los exiliados lo hagan suyo, y que suelen coincidir en ciertas palabras o ideas derivadas: abandono, desplazamiento, cambio o desazón.

Entre las muchas actividades que ha organizado La Habitación Propia desde su fundación, el proyecto editorial coordinado por ScriptaLinea, y en colaboración con Accem, ha dado lugar a este libro. Entre marzo y septiembre de 2015, miembros de La Habitación Propia se reunieron periódicamente para debatir y escribir acerca del exilio. Sus textos se recogen en estas páginas. Sus autores son jóvenes aspirantes a un futuro mejor fuera de sus países, nacidos en España o Latinoamérica pero afincados en Bruselas. Cada viernes durante el mismo periodo, algunos de estos jóvenes se reunieron con los mayores de Accem para animarles a reflexionar y a escribir sobre su propio exilio. También los textos de aquellos exiliados de los años sesenta se recogen aquí. Las circunstancias que los empujaron a dejar España no son, afortunadamente, las mismas que hoy animan a una nueva generación a dispersarse por el mundo. Pero parece que las necesidades de independencia, prosperidad y construcción de una pequeña patria en tierra nueva sí coinciden. Dos miradas se cruzan en esta compilación de textos sobre el exilio: la del Espacio Schengen que mira hacia el futuro, y la de aquellos aventureros de la España franquista que mira hacia el pasado y lleva el exilio como una marca sellada, un asunto vencido y más o menos resuelto.

El Colectivo de La Habitación Propia



Le déplacement de personnes pour cause de pénurie d'offres dans le pays d'origine, est-ce toujours un exil ? Même le dictionnaire ne propose pas de définition arrêtée. L'exil suppose-t-il d'avoir été forcé-e de quitter sa terre ? S'agit-il d'un terme limité aux mouvements migratoires ? Ses opportunités poétiques et psychologiques le changent en un territoire propice à l'exploration littéraire. Le manque de consensus quant à ses limites n'empêche pas que tous les exilés se l'approprient et que des mots ou des idées apparentées coïncident : l'abandon, le déplacement, le changement ou le malaise.

Parmi les nombreuses activités que La Habitación Propia a organisées depuis sa création, le projet éditorial coordonné par ScriptaLinea, en collaboration avec Accem, a donné lieu à ce livre. Entre mars et septembre 2015, des membres de La Habitación Propia se sont rassemblé régulièrement pour débattre et écrire à propos de l'exil. Leurs textes sont repris dans ces pages. Leurs auteurs sont des jeunes avides d'un avenir meilleur hors de leur pays ; nés en Espagne ou en Amérique latine, ils se sont établis à Bruxelles. Tous les vendredis, pendant la même période, certains d'entre eux ont animé des rencontres avec les personnes âgées de Accem pour réfléchir et écrire sur leur propre exil. Les textes de ces exilés des années 60 se retrouvent aussi dans cette compilation. Les circonstances qui les poussèrent à quitter l'Espagne ne sont pas, heureusement, les mêmes que celles qui motivent aujourd'hui la nouvelle génération à s'éparpiller de par le monde. Mais il semble que les besoins d'indépendance, de prospérité et de construction d'une petite patrie en terre nouvelle coïncident, elles. Deux regards se croisent dans cette compilation de textes sur l'exil : celui de l'espace Schengen qui se tourne vers l'avenir, et celui de ces aventuriers de l'Espagne franquiste qui se tourne vers le passé et qui porte l'exil comme un sceau, une question plus ou moins résolue.

Le Collectif de La Habitación Propia



Serezade

En el barrio histórico de la capital, a pocos metros del monumento a los mineros caídos en el ejercicio de su desgracia, se yergue imponente el ayuntamiento que me ha tocado en suerte. Un edificio histórico que sirvió alguna vez a la realeza en sus nobles tareas, y que no hace muchos años fue restaurado y transformado en una preciosa y polivalente herramienta de tortura administrativa.

Vago por sus pasillos como una condenada a muerte cada catorce días; plazo estipulado por el artículo 56 del código de migraciones para todos aquellos extranjeros desempleados que estén en proceso de inserción sociolaboral. Para ellos, yo soy lo que llaman un «número cero», un paria, un don nadie que reclama lo que no es suyo. Así nos dicen a los que habitamos el limbo administrativo, una especie de oasis legal en cuyas orillas flotan, como cuerpos a la deriva, los restos de una ola migratoria indeseada. Allí colisionan las leyes internacionales con las nacionales y las regionales con las locales entre los bramidos de un mar de papeleos y dosieres y llamadas telefónicas y juramentos al cielo que preceden cada día el toc toc que practico en la puerta de mi supervisor, señor de todos mis pesares. Para convencerle a él me preparo cada catorce días, pues es de su humor del que depende mi permanencia en estas fronteras, una palabra suya, una firma, un golpe de sello y mi dignidad, mi derecho de residencia, mis desvelos, mi vida entera sería trasladada a una patria que no tengo, porque ya no me acuerdo si se me ha perdido, si me la arrebataron o me la arranqué yo misma.

Y por eso, si somos estrictos, yo no estoy en manos de la ley o la justicia, ni siquiera el artículo 56 del código de migraciones tiene algo que decir a mi favor. En lo que a mi permanencia en este Estado de Derecho se refiere, solo hay un mandatario, y su nombre es supervisor 743/5. Estoy en sus manos, literalmente, en concreto sometida al Imperio de su mano derecha, pues ésta ha sido la escogida para firmar cada catorce días mi sentencia.

— ¿Te quedas o te vas, amiga? – me preguntan sin esperar respuesta.

Al principio no quise darme cuenta, porque el trato fue más que correcto. Me habló dulcemente, y aún me arrepiento de haberme mostrado tan vulnerable, porque llegué desesperada, dispuesta a afrontar una expulsión, tras meses de trabajos inciertos y mal pagados. Le expuse mi situación, al principio con reservas, pero después supo ganarse mi confianza y le desvelé mis pesares, todo ese mar de economía sumergida en el que buceaba cada día para sobrevivir.

Él pareció apoyarme, simuló un amor por mi causa que siempre acompañaba con frases de aliento.

– Lo conseguiremos, haremos que el esfuerzo valga la pena, ya lo verás, tu caso saldrá hasta en el dominical... – decía.

Y la única condición parecía ser mi presencia en aquel cubículo alienante que él llamaba cariñosamente «oficina». Se veía que aquel trabajo no le hacía feliz, que le torturaba la comodidad de su asiento, pero la curvatura de su sobrepeso se había adaptado perfectamente a su silla ergonómica, sus horarios de sueño y alimento, su ritmo circadiano, todo coincidía y abrazaba los ordenamientos estipulados por la administración.

Así estuvimos quincenas, meses; él solo me pedía que siguiera viniendo, cada catorce días, como estipula debidamente el reglamento.

– Las cosas están mejorando. Soy optimista – me decía.

Poco a poco empecé a darme cuenta de que había algo enfermizo en aquel teatro de catorce días, porque de vez en vez se sonreía cuando no debía, hacía bromas e insinuaciones, se abanicaba con mi expediente, mentaba el reglamento, pero las respuestas no llegaban, ningún progreso real, ningún documento que probara los resultados. Empezaba a evadir los temas administrativos, me pedía que no habláramos tanto de papeles, que le hablara de mi vida, de mi pasado, me decía que mi voz se le hacía agradable.

Yo seguía trabajando, por supuesto, más que nunca. Siempre intentando demostrarle que merecía quedarme.

– Estoy trabajando más que nunca.

Y él se limitaba a referir secamente mis delicadas circunstancias.

– Sin declarar, claro, sin registro alguno, es una pena que la buena gente se vea obligada a cometer este tipo de ilegalidades, eso no ayuda a demostrar que quieres estar aquí legalmente, solo uno de cada cien demandantes de asilo lo consiguen, ¿lo sabías?

Todas aquellas insinuaciones me hundían un poco más en el agujero, ahí era donde quería tenerme, con miedo y dudas, atada a sus infructuosas visitas. Y su



tono empeoraba cuanto más insistía yo en obtener respuestas. Su indiferencia tornaba en amenaza velada cuando yo me ponía beligerante, especialmente en los días malos, cuando no funcionaba la máquina de café o se le indigestaba el sabor de su copioso almuerzo. Si mi presencia se le hacía tediosa me despachaba enfurecido entre comentarios cada vez más aterradores sobre lo que podría pasarme si él un día decidía no sellar mis constantes aplazamientos de expediente, si la ley del estado que él representaba se negaba a seguir manteniendo mis ya de por sí escasos privilegios.

Pensé que quizá buscaba favores de otro tipo, me asusté, no sabía a quien contárselo... Pero era algo más obscuro y enfermizo que eso, porque pronto descubrí que yo no era la única, éramos muchas, una pequeña colección de mujeres, de distintas edades y perfiles, pero en situación irregular, todas asignadas al supervisor 743/5. Estábamos allí para entretenerlo, encadenadas periódicamente a una inevitable ofrenda en su templo del aburrimiento. Si alguna dejaba de resultarle entretenida o se enfadaba, él dejaba de firmar y se las quitaba de encima, nunca las tocaba o maltrataba, nadie podría acusarle de estar haciendo algo ilegal.

— Tan solo hago mi trabajo – decía.

Toda aquella arenga burocrática era la tapadera perfecta para la consolidación de su ego, un ritual grotesco dedicado al mantenimiento estúpido de un estatus jerárquico completamente ineficiente e inservible. Y al darme cuenta de aquello, empecé a espiar las visitas de mis concurrentes, me quedaba antes y después de mis sesiones cuando mis trabajos me lo permitían, escuchaba tras la puerta del 743/5, analicé las discusiones que mantenía con las otras, y me preparé y entregué con especial dedicación al arte de contarle historias que le entretuvieran. No sé si él se dio cuenta de mi cambio de actitud, lo disimulé lo mejor que supe, y no tardé en convertirme en la pieza más valorada de su colección. Pensé que, quizá, si le seguía el juego, aquello serviría de algo...

Hice un repaso por mis mejores anécdotas, le hablaba de mi infancia, durante la guerra, cuando los niños y niñas del pueblo recogíamos los restos de las armas que encontrábamos en el bosque, cómo limpiábamos los cuerpos de los soldados caídos para llevarle la munición al librero a cambio de chocolate. Vaciábamos los cartuchos y hacíamos pequeños caminitos de pólvora para gastarles bromas a las viejas. Le hablé de las tardes de duro trabajo en el mercado, cuando vendía pájaros. Mi patrón los traía de aquí y allá, y había un anciano que los compraba religiosamente.

Cada domingo, compraba un pájaro con su jaula y lo soltaba, delante de nosotros. Si tenía dinero compraba dos o tres y los soltaba. Gastaba parte de su escasa pensión en aquel maravilloso rito de libertad. Le hablé de los restaurantes y bares en los que los mafiosos jugaban a los dados hasta el amanecer y terminaban las apuestas a cuchillo; le hablé del servicio de limpieza de un hotel de lujo, de las cosas increíbles que uno puede ver y escuchar entre esas paredes; le hablé de un jeque para el que trabajé de ascensorista durante las vacaciones, y de las horas que pasaba limpiando las cámaras en las que se gaseaba a los animales de una granja farmacéutica... Oír, ver y callar, esa era la regla de oro de la mayor parte de mis trabajos. Pero si una historia no era suficientemente buena yo la aderezaba, me convertí en una auténtica experta. En ocasiones, procuraba dejar las historias en su punto más álgido, así él esperaba ansioso a que llegara el día de nuestra siguiente firma. Yo entraba y salía de su despacho sin demasiada alegría, fingía interés por mis papeles al inicio, pero cada día, sabía con certeza que solo saldría de allí con su firma si mis historias eran cada vez más buenas, porque el período de evaluación se puede prolongar bastante, más de un año y de dos si se quiere, pero uno termina por llamar la atención si no pone cuidado, y el supervisor 743/5 ponía mucho cuidado en todo lo que hacía.

Con el tiempo me resigné, aquello se convirtió en parte de mi vida. Un examen que pasar cada quince días, un añadido a las pequeñas torturas de lo cotidiano. Hasta que un día, cuando menos lo esperaba, al abrir aquella puerta, 743/5 ya no estaba. En su lugar había un joven supervisor que acababa de ser ascendido.

Pregunté por 743/5.

– Ha muerto – me dijo –. Lo lamento.

No supe más. No quise preguntar. Mi expediente debió de trasapelarse, porque nadie volvió a preguntar por mí ni a reclamarme nada. Aún me sorprende a mí misma llorando, de vez en cuando, no sé si de alegría o de tristeza.

No volví a acercarme al ayuntamiento, quiero pensar que fue él quien me trasapeló. Pero hoy solo es otra historia que contar, una historia que de algún modo merecía un homenaje... Esta mañana fui al mercado y compre un pájaro con su jaula.

Alberto Martínez
en Bélgica desde 2011



Sherezade

Dans le quartier historique de la capitale, non loin du Mémorial pour les mineurs tombés dans l'exercice de leur disgrâce, se dresse, imposant, l'hôtel de ville. C'est là que mes pas m'ont menée. Un édifice historique qui a servi, en son temps, à la royauté dans le noble exercice de ses fonctions, et qui, il y a quelques années, a été restauré et transformé en un merveilleux outil polyvalent de torture administrative.

Toutes les deux semaines, je déambule dans ses couloirs telle une condamnée à mort; délais stipulés par l'article 56 du Code de la migration pour tous les étrangers en insertion socioprofessionnelle. Pour eux, je suis ce qu'ils appellent un « numéro zéro », une paria, une moins que rien qui réclame ce qui ne lui revient pas. C'est ce qu'ils nous disent, à nous, qui habitons dans les limbes de l'Administration, sorte d'oasis légale à la lisière de laquelle flottent, tels des corps en dérive, les restes d'une vague migratoire non désirée. C'est là que lois internationales et nationales entrent en collision, tout comme la législation nationale avec les règles locales, dans le brame d'une mer de papiers, de dossiers, d'appels téléphoniques et de jurons qui précèdent à chaque fois que j'y viens le toc toc toc à la porte de mon superviseur, seigneur de tous mes maux.

Toutes les deux semaines, je me prépare à le convaincre, vu que c'est de son humeur que dépendra mon séjour à l'intérieur de ces frontières; un mot, une signature, une enveloppe timbrée, et ma dignité, mon droit de résidence, mes insomnies, ma vie entière seraient renvoyés vers une patrie que je n'ai pas, et dont je ne me souviens plus si je l'ai perdue, si on me l'a arrachée ou si c'est moi qui m'en suis détachée.

C'est pourquoi, si l'on veut être précis, je ne suis à la merci ni de la loi, ni de la justice; l'article 56 du Code de la migration lui-même n'a rien à dire en ma faveur. Pour ce qui est de mon séjour dans cet Etat de droit, il n'y a qu'un responsable, et son nom est Superviseur 743/5. Mon destin est entre ses mains, littéralement, je suis soumise à l'Empire de sa main droite, vu que c'est celle-là qui a été choisie pour signer toutes les deux semaines le verdict.

— Tu restes ou tu pars, ma fille, me demandent-ils sans attendre de réponse.

Au début, je n'ai pas voulu voir clair, vu que le traitement qu'il me réservait était plus que correct. Il m'a parlé doucement, et je m'en veux encore de m'être montrée

si vulnérable, parce que j'étais désespérée, prête à affronter une expulsion, après des mois de travail précaire et mal payé. Je lui ai exposé ma situation, au départ avec réserve, mais ensuite, il a su gagner ma confiance et je lui ai révélé mes difficultés, cet océan d'économie souterraine dans lequel je plongeais chaque jour pour survivre. Lui, il paraissait me soutenir, il a feint un amour pour ma cause qu'il accompagnait de phrases murmurées.

– On y arrivera, tes efforts vaudront la peine, on y veillera, tu verras, ton cas paraîtra même dans le journal du dimanche..., disait-il.

Et la seule condition à ça semblait être ma présence dans ce cube aliénant que lui nommait affectueusement « bureau ». On voyait bien que ce travail en le rendait pas heureux, que l'inconfort de sa chaise le torturait, mais la courbe de son surpoids s'était parfaitement adaptée à son siège ergonomique, à ses horaires de sommeil et de repas, à son rythme circadien, tout correspondait et embrassait le système dicté par l'Administration.

On a continué comme ça des semaines, des mois; la seule chose qu'il me demandait, c'était de continuer à venir, toutes les deux semaines, comme le stipulait le règlement.

– Les choses s'améliorent, je suis optimiste, me disait-il.

Petit à petit, j'ai commencé à me rendre compte qu'il y avait quelque chose de malade de ce manège des deux semaines, vu que, de fois en fois, il souriait sans raison, il blaguait, faisait des insinuations, il s'emballait avec mon dossier, évoquait le règlement, mais les réponses n'arrivaient pas, aucune réelle progression, aucun document qui atteste de résultats tangibles. Il commençait à éluder les questions administratives, il me demandait de ne pas parler autant de paperasses, que je lui parle de ma vie, de mon passé, il me disait qu'il aimait ma voix.

Moi, évidemment, je continuais à travailler, plus que jamais. En essayant toujours de lui montrer que je méritais de rester.

– Je travaille plus que jamais.

Et lui, il se limitait à se référer sèchement à ma situation délicate.



— Il est regrettable que les bonnes gens se voient obligées de commettre ce type d'illégalités, un travail non déclaré, pas d'enregistrement, ça ne montre pas que tu veux rester ici légalement, seul 1% des demandes aboutit, tu le savais ?

Toutes ces insinuations me noyaient toujours plus dans le trou, c'est là qu'il voulait me maintenir, rongée de peur et de doutes, liée à ces visites stériles. Et le ton de sa voix empirait à mesure que j'insistais pour avoir des réponses. Son indifférence se muait en menaces voilées quand je devenais combative, et plus particulièrement les mauvais jours, quand la machine à café en fonctionnait pas ou qu'il digérait mal son copieux petit-déjeuner. Si ma présence l'importunait, furieux, il me renvoyait avec des commentaires toujours plus terrorisants sur ce qui pourrait m'arriver si lui prenait un jour la décision de ne pas reporter constamment mon enregistrement, si la loi d'Etat, que lui représentait, refusait de maintenir mes maigres privilèges.

J'ai pensé qu'il cherchait peut-être d'autres types de faveurs, j'ai pris peur, je ne savais pas à qui me confier... Mais c'était plus obscène et maladif que cela, parce que, bientôt, j'ai découvert que je n'étais pas la seule, que nous étions nombreuses, une petite collection de femmes, d'âges et de profils différents, mais en situation irrégulière, toutes assignées au Superviseur 743/5. Nous étions là pour l'occuper, enchaînées périodiquement à une offrande inévitable à son temple de l'ennui. Si l'une d'entre nous arrêtait de le divertir ou si elle se fâchait, il ne signait plus et s'en débarrassait ; il ne les touchait ni ne les maltraitait jamais, personne n'aurait pu l'accuser d'être dans l'illégalité.

— Je fais juste mon travail, disait-il.

Toute cette harangue bureaucratique représentait une parfaite couverture pour consolider son ego, un rituel grotesque visant le maintien stupide d'un statut hiérarchique complètement inefficace et inutile. Quand je m'en suis rendue compte, je me suis mise à espionner mes rivales ; quand mon travail me le permettait, je restais avant et après mes séances, j'écoutais à la porte du 743/5, j'ai analysé les discussions qu'il tenait avec les autres et je me suis préparée et j'ai tout particulièrement veillé à développer l'art de lui raconter des histoires qui le distrairaient. Je ne sais pas s'il s'est rendu compte de mon changement d'attitude, je l'ai caché du mieux que je pouvais, et je suis rapidement devenue la pièce la plus prisée de sa collection. J'ai pensé que, peut-être, si je le suivais dans son jeu, cela pourrait servir...

J'ai passé en revue mes meilleures anecdotes, je lui parlais de mon enfance, pendant la guerre, quand les filles et les garçons du village, nous ramassions les restes des armes qu'on trouvait dans le bois. Je lui racontais comment nous nettoiyions les corps des soldats abattus pour amener le butin au libraire, en échange de chocolat. Nous vidions les cartouches et faisons de petits chemins de poudre pour taquiner les vieilles. Je lui ai parlé des après-midis de travail harassant au marché, quand je vendais des oiseaux. Mon patron les apportait d'ici et là, et il y avait un vieux qui les achetait religieusement. Chaque dimanche, il achetait un oiseau avec sa cage et il leur rendait la liberté, devant nous. S'il avait l'argent, il en achetait deux ou trois et les libérait. Il dépensait une partie de sa maigre pension à ce merveilleux rituel de liberté. Ke lui ai parlé des restaurants et des bars où les mafieux jouaient aux dés jusqu'à l'aube et clôturaient les paris à coups de couteaux ; je lui ai parlé du service de nettoyage d'un hôtel de luxe, des choses terribles qu'on peut voir et entendre dans ces murs, je lui ai parlé d'un cheik pour qui j'avais travaillé comme préposée à l'ascenseur pendant les vacances, et des heures que je passais, dans une ferme pharmaceutique, à nettoyer les pièces dans lesquelles on gazait les animaux... Entendre, voir et se taire, voilà la règle d'or de ma majeure partie de mes jobs. Mais si une histoire n'était pas assez bonne, je l'améliorais ; je suis devenue une vraie experte. A l'occasion, je veillais à suspendre les histoires au point culminant des récits, ainsi, je le maintenais dans l'attente fébrile du jour de la prochaine signature. Moi, c'est sans trop d'entrain que j'entrais dans son bureau et le quittais ; au début, je montrais de l'intérêt, mais chaque fois, je savais que je sortirais de là avec sa signature vu que mes histoires étaient toujours meilleures et puisque la période d'évaluation peut se prolonger assez, plus d'une année et même de deux, si l'on veut, mais on risque de ne plus attirer l'attention si on n'y prend garde, et le Superviseur 743/5 s'investissait beaucoup dans tout ce qu'il faisait.

Avec le temps, je me suis résignée, c'est devenu une partie de ma vie. Un examen à passer tous les quinze jours, un supplément à toutes les petites tortures du quotidien. Jusqu'au jour où, quand je m'y attendais le moins, j'ai ouvert la porte et 735/5 n'y était pas. A sa place, un jeune superviseur qui venait d'être promu.

J'ai demandé après 743/5.

— Il est mort, m'a-t-il dit. Je suis désolé.

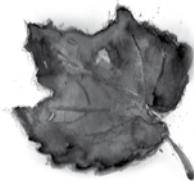
Je n'en ai pas su davantage. Je n'ai pas voulu demander. Mon référent a dû égarer mon dossier, parce que personne ne m'a plus demandé ni réclamé quoi que ce soit.



Je me suis même surprise à pleure, de temps à autre, je ne sais pas si c'était de joie ou de tristesse.

Je ne me suis plus approchée de l'Hôtel de ville, je veux croire que c'est lui qui a égaré mon dossier. Mais aujourd'hui, il s'agit juste de raconter une autre histoire, une histoire qui, d'une certaine façon, méritait un hommage... Ce matin, je suis allée au marché et j'ai acheté un oiseau et sa cage.

Alberto Martínez
en Belgique depuis 2011





© Colectivo de La Habitación Propia

Vale más prever que lamentar

Ayer bien cuenta me di
que viejo me estoy volviendo
cuando un joven en el metro
me ofreció, atento, su asiento.
«Gracias, joven –yo le dije–, bien agradezco su gesto,
mas llevo prisa y no quiero perder el tiempo
si me siento»

En las etapas de la vida

En las diferentes etapas de la vida se pueden destacar tres esenciales.
Una es el trabajo, fuente de bienestar y asentamiento social.
La amistad, los buenos amigos que a lo largo de nuestras vidas hemos conocido
y conservado.
La ilusión de ver el camino recorrido y el de ver crecer a nuestros nietos.

Honorino Fernández
en Bélgica desde 1966







Mieux vaut prévenir que guérir

Hier, je me suis rendu compte
que je me faisais vieux
quand un jeune, dans le métro,
m'a offert, attentionné, sa place.
« Merci, jeune homme, je lui ai dit, je te remercie pour ton geste,
mais je suis pressé et je ne veux pas perdre le temps
de m'asseoir. »

De toutes les étapes de la vie

De toutes les étapes de la vie, on peut retenir trois points essentiels.
D'abord, le travail, source de bien-être et de reconnaissance sociale.
L'amitié, les bons amis qu'on a connus et gardés, tout au long de notre vie.
Le plaisir de voir le chemin parcouru et celui de voir grandir nos petits-enfants.

Honorino Fernández
en Belgique depuis 1966





© Colectivo de La Habitación Propia

Desde el avión

Lucía siempre pensó que su nombre era precioso. «Lucía», pretérito imperfecto del verbo «lucir». Precioso significado, se decía a menudo, y agradecía a su madre que se hubiese impuesto al insulso «Marta» con el que se empeñaba su padre en bautizar a su primogénita.

Lucir, lo que se dice lucir, no... Lucía rara vez lucía. Pero tenía un éxito tremendo en ser muy feliz y apasionada, y eso era lo que más me gustaba de ella. Yo, en cambio, siempre había sido bastante luciérnaga y aun así, nunca había logrado arañar esa felicidad cuya responsabilidad, ahora lo veo claro, siempre delegué en otros.

Lucía tenía un cuerpo que en el Caribe nunca hemos apreciado. Mis apretadas curvas contrastaban con su figura filiforme, así como lo hacían mis labios carnosos con su boca pequeña, mi piel nacarada con la suya llena de pecas o mis pasos bailarines con su torpe proceder. No conseguía arrancar ningún suspiro a su paso, lo cual es raro en un país donde no hay persona que se libre del escrutinio ajeno. Pero nunca pareció preocupada; más bien sonreía tranquila cuando veía a aquellos hombres de mirada encendida emocionarse con mi contoneo y dar rienda suelta a su más sincera admiración. Incluso las mujeres me seguían con intensidad, pero siempre marcando la diferencia con un brillo de disgusto en la mirada.

Lucía y yo fuimos amigas desde el momento en que nos conocimos, y seguiremos siéndolo a pesar de esta distancia que se impuso en el momento en que cogió ese avión. Teníamos solo doce años la primera vez que nos agarramos del brazo para ir a comprar un Cawy, y ya catorce cuando mis padres me prohibieron verla. En esos dos años que pasamos juntas antes de que supiesen que me codeaba con alguien de su calaña tejimos un hilo resistente y lleno de colores que me fascinó de por vida. Aquel primer día nos sentamos en el Malecón mirando al mar y, mientras nos pasábamos la lata, empezamos a conversar sobre cómo sería la vida fuera de esa isla. Entrábamos de puntillas en una adolescencia que se presentaba alterada y nuestra imaginación bailaba al ritmo de la salsa que sonaba a poca distancia. Qué bonito sería, pienso ahora, seguir compartiendo con ella estos recuerdos del pasado sin temor a que nos abofetee la realidad.

El día en que me prohibieron seguir viéndola fue el mismo día en que aprendí la palabra «disidente». Qué bien me sonó, he de reconocerlo, «di-si-dente», tanto que, incluso cargada de lágrimas como estaba, agarré el diccionario y

busqué su significado:

1. adj. y com. Que diside, que se muestra contrario a determinada opinión, creencia, doctrina u organización:
sector disidente de un partido.

Arrugué el entrecejo mientras buscaba la palabra «doctrina»:

1. f. Enseñanza que se da a una persona sobre una materia determinada.
2. Ciencia, sabiduría
3. Conjunto de creencias defendidas por un grupo:
doctrina liberal.

Cerré el diccionario, me sequé las mejillas y pensé con la determinación más grande que he demostrado en mi vida que, fuese lo que fuese esa doctrina, no me iba a separar de la única chica que no había envidiado ni condenado la fascinación que parecía despertar en los demás.

Empecé a verla a escondidas. La imaginación tiene una capacidad de desarrollo muy fuerte cuando se trata de desafiar una realidad impuesta. Hice creer a mis padres que Lucía y yo habíamos roto todos los lazos e inventaba excusas que resultasen plausibles al porqué de mis escauceos diarios. Así, conocí La Habana como seguramente pocos han conocido: conocimos sus entresijos, sus recovecos, sus más torvos secretos y sus destellos de luz más fascinantes. Todos los días al salir de la escuela iba a recogerla a la suya y nos íbamos agarradas del brazo a merendar al Malecón. Luego caminábamos, hablábamos con la gente, elegíamos los barrios más alejados y nos mezclábamos con sus habitantes, y poco a poco fuimos desarrollando una visión crítica ante todo lo que ocurría en sus esquinas. No pasábamos desapercibidas: dos adolescentes en uniforme, riendo agarradas del brazo mientras ignoraban a los hombres que se empeñaban en remarcar las diferencias entre una y otra. Y ella, en su infinita sencillez cargada de templanza, simplemente sonreía y seguía agarrándome fuerte, mientras yo me coloreaba y apretaba el paso.

Lucía venía de una familia diferente. También proveníamos de barrios alejados, estudiábamos en escuelas rivales y nuestros amigos eran de todo menos compatibles. Y aun así, nosotras supimos dejar todo aquello atrás y fijarnos mejor en la luz que desprendía la otra. Conforme pasaba el tiempo, a pesar de esas restricciones que nos imponía mi familia, seguíamos contando la una con la otra para absolutamente todo, y juntas imaginábamos cómo sería llegar a la universidad y poder por fin independizarnos. Cuando llegó ese momento,



Lucía ingresó en la Facultad de Ciencias Políticas y Sociología de la Universidad de La Habana y/o en Medicina en la Universidad de Ciencias Médicas.

Allí Lucía conoció a Jérôme, un profesor costarricense de ascendencia francesa que, habiendo pasado su juventud en París, traía su mochila cargada de ideas revolucionarias. Ella, eterna apasionada, comenzó a involucrarse y a leer cada vez más, a escucharle como colgada de sus labios, a querer trepar por unos puños que se alzaban golpeando el cielo. Su discurso se fue enardeciendo con el tiempo y sus actividades orientándose hacia lo inevitable, pues había mamado desde niña aquello que terminaría por atraerle de Jérôme: ansias de libertad, de justicia, de progreso. Lucía, por primera vez, lucía de lo radiante que estaba por vivir lo que le aguardaba. Se enamoraron y pronto ella se mudó a vivir con él a su pequeño departamento en el corazón de Miramar, casándose poco después y teniendo un niño casi al mismo tiempo. Su familia siempre apoyó esa unión y ella, copiando aquel discurso que mis padres ponían en boca de los «disidentes», se hizo más y más fiera.

Y así vivieron unos meses, puliendo sus discursos con la misma dosis de miedo y de convicción, hasta que un día, cuando a Lucía le quedaban dos meses para licenciarse, Jérôme publicó un artículo en el periódico de la Universidad que él mismo dirigía con alguna crítica de más. No era la primera vez que sus palabras volaban como dardos hacia el régimen, pero nunca se tomó en serio las amenazas de éste hasta esa noche, cuando entraron a la fuerza e interrumpieron sus vidas recién horneadas. Imagino cómo los golpes despertaron al bebé que dormía en la cuna, quedando su llanto cubierto con los gritos, súplicas e insultos de Lucía, que trataba desesperada de evitar que se lo llevaran esposado. Al final, imagino cómo solo alcanzó a oír la advertencia: «Si no quieres ser la siguiente, más vale que empieces a hacer las maletas».

Hace unos días, una semana después de que Lucía dejase de contestar a mis llamadas, recibí esta carta que aflojó el nudo que sentía en el estómago dando salida al torrente de lágrimas:

«Querida Fede,

Ya estoy en el avión y, para tranquilizarme, bajo la vista. No veo más que tres o cuatro luces diminutas ahí abajo y me pregunto si serán casas, y si dentro de esas casas hay familias que riñen, amigos que ríen, parejas que pasan del amor y solo hacen la guerra, bebés que aprenden a andar, viejos muriendo en

soledad, perros llorando su trozo de pan y alguna que otra señora deseando que su marido vuelva ya de una vez del bar.

Respiro este aire que, como el de hospitales y guarderías, tiene un regusto especial, muy suyo. Termino pensando cuánta gente habrá allá abajo que vea este avión y se pregunte a dónde vamos, a qué vamos y por qué nos vamos, con lo bien que se está ahí abajo, donde la tierra es firme y los sueños siguen siendo inalcanzables. «Qué miedo tengo», pienso, siendo por fin sincera conmigo misma, dejando caer esa careta de valiente que no se adhiere por más que apriete.

Cuando aterrice en el punto más alejado de aquello que siempre consideré mi hogar, echaré de menos a masticar la humedad de esa isla, y mi nueva condición de extranjera me saludará tímida, como queriendo decirme que siente las molestias pero no voy a poder librarme fácilmente de ella. Que siente mi miedo, pero no me zafaré fácilmente de él. Que mi acento siempre me delatará, como lo hará el color de mi piel varios tonos más oscuro que aquellos a mi alrededor. Que nunca entenderé cierta broma sobre algún famoso del que jamás oí hablar. Que, por más tiempo que pase y por mucho que me sienta integrada en esta sociedad, no habrá día en que no recuerde que mi lugar está en aquel sitio del que ojalá no hubiera tenido que salir jamás».

Alessia Calderalo

en Bélgica desde 2013



Depuis l'avion

Lucía a toujours pensé qu'elle avait un joli prénom. « Lucía », en espagnol, imparfait du verbe « lucir », briller. Quel ravissant prénom, se disait-elle souvent, et elle remerciait sa mère de s'être imposée à son père qui s'acharnait à vouloir baptiser son aînée d'un « Marta » insipide.

Briller, pour ce qui était de briller, non... Lucía ne brillait pas souvent. Mais elle avait un succès fou à force de bonheur et passion, c'est ce qu'elle préférait dans la vie. Moi, en revanche, j'ai toujours été plutôt luciole et, même comme ça, je n'ai jamais atteint ce bonheur dont - cela m'apparaît clairement aujourd'hui - je remettais toujours la responsabilité à d'autres.

Lucía avait un corps qui n'avait aucun succès dans les Caraïbes. Mes courbes élancées contrastaient avec sa silhouette filiforme, mes lèvres charnues avec sa bouche menue, ma peau nacrée avec ses points de rousseur, et mon allure de danseuse avec sa démarche maladroite. Jamais elle n'arrachait de soupirs sur son passage, ce qui est étrange dans un pays où tout un chacun se donne à une analyse du physique. Mais elle ne paraissait pas en prendre ombrage ; bien au contraire, elle souriait tranquillement quand elle voyait ces hommes au regard brûlant s'émouvoir à la vue de mon déhanchement et donner libre cours à une admiration on ne peut plus sincère. Même les femmes me suivaient du regard, avec une intensité mêlée d'une pointe de dégoût qui faisait la différence.

Nous sommes devenues amies dès que nous nous sommes rencontrées, Lucía et moi, et nous le resterons malgré cette distance qui s'est imposée à nous au moment où elle a pris cet avion. Nous n'avions que 12 ans la première fois que nous nous sommes pris le bras pour aller acheter un Cawy, et à peine 14 quand mes parents m'ont interdit de la voir. Sur ces deux années passées ensemble avant qu'ils ne sachent que je fréquente quelqu'un de ce milieu, nous avons tissé des liens solides et colorés, qui me fascinaient à jamais. Le tout premier jour, nous nous sommes assises sur le Malecón à regarder la mer et, tout en se passant la canette, on a commencé discuté d'une vie loin de cette île, de ce à quoi elle ressemblerait. Nous entrions sur la pointe des pieds dans une adolescence qui nous avait changées et notre imagination dansait au rythme de la salsa qu'on entendait non loin de là. Qu'est-ce que ç'aurait été beau, me dis-je maintenant, de pouvoir partager avec elle ces souvenirs du passé sans craindre que la réalité nous les griffe.

Le jour où ils m'ont interdit de continuer à la voir, j'ai appris le mot « dissidente ». Ca sonnait vachement bien, je dois dire, « dis-si-dente », au point que, quoique pleine de chagrin, je me suis saisie du dictionnaire pour en chercher le sens :

1. adj. et nom. Qui se sépare, qui se montre opposé à une certaine opinion, une croyance, une doctrine ou une organisation :
faction dissidente d'un parti.

J'ai froncé les sourcils tout en cherchant le mot « doctrine » :

1. f. Enseignement qu'on donne à une personne sur une matière précise.
2. Science, connaissance
3. Ensemble de croyances défendues par un groupe :
doctrine libérale.

J'ai refermé le dictionnaire, j'ai séché mes larmes et j'ai pensé avec la plus grande détermination que j'aie jamais eue dans ma vie que, quelle que soit cette doctrine, je n'allais pas me séparer de la seule personne qui n'avait pas envié ni condamné la fascination que je semblais susciter autour de moi.

J'ai commencé à la voir en cachette. L'imagination vient à se développer quand il s'agit de s'opposer à la réalité qui nous est imposée. J'ai fait croire à mes parents que Lucía et moi, nous avions rompu tout lien et j'ai inventé des excuses crédibles à mes escapades quotidiennes. C'est ainsi que j'ai découvert La Havane comme bien peu l'ont connue, assurément : nous avons connu ses coins et recoins, ses secrets les plus tordus et ses éclats de lumière les plus fascinants. Tous les jours, après l'école, j'allais la chercher à la sortie de son école et on allait, bras dessus, bras dessous, goûter au Malecón. Puis on se promenait, on parlait avec les gens, on choisissait des quartiers plus éloignés et on se mélangeait avec les habitants ; petit à petit, nous avons élaboré une vision critique vis-à-vis de tout ce qui se passait dans les quartiers. On ne passait pas inaperçues: deux adolescentes en uniforme, à rire bras dessus, bras dessous, ignorant les hommes qui s'employaient à les comparer l'une à l'autre. Et elle, toute humble qu'elle était, elle souriait simplement et continuait à me serrer le bras, alors que je rougissais et pressais le pas.

Lucía venait d'une famille différente de la nôtre. Nous venions aussi de quartiers éloignés, faisons nos études dans des écoles rivales et nos amis étaient tout



sauf compatibles. Et malgré tout, nous avons su laisser tout ça de côté et mieux nous attacher à la lumière que l'autre émettait. Au fur et à mesure que le temps passait, et malgré les restrictions que nous imposait ma famille, on continuait à se dire absolument tout et on imaginait ensemble notre entrée à l'université et le temps de l'indépendance. Quand ce moment est arrivé, Lucía est entrée à la Faculté de Sciences Politiques et de Sociologie de l'Université de La Havane, et moi, en Médecine à l'Université des Sciences médicales.

C'est là que Lucía a connu Jérôme, un professeur costaricain d'origine française qui, après une jeunesse passée à Paris, était plein d'idées révolutionnaires. Elle, cette éternelle passionnée, a commencé à s'impliquer et à lire toujours plus, à l'écouter pendue à ses lèvres, avide de grimper sur les poings qui se dressaient comme pour frapper le ciel. Avec le temps, son discours se faisait plus ardent et son action la conduisait vers l'inévitable, vu qu'elle s'était nourrie, depuis l'enfance, de ce qui finirait par l'attirer vers Jérôme: la soif de liberté, de justice, de progrès. Pour la première fois, Lucía rayonnait et vivait son destin. Ils sont tombés amoureux, elle n'a pas tardé à s'installer avec lui dans son petit appartement au coeur de Miramar, s'est mariée peu après et a eu un enfant presque en même temps. D'emblée, sa famille a soutenu cette union et elle, imitant le discours que mes parents mettaient dans la bouche des « dissidents », est devenue toujours plus engagée.

Ils ont vécu ainsi quelques mois, polissant leurs discours de la même dose de peur et de conviction, jusqu'à ce qu'un jour, deux mois avant que Lucía ne soit diplômée, Jérôme publie, dans le journal de l'Université que lui-même dirigeait, un article encore plus cinglant. Ce n'était pas la première fois que ses paroles dardaient le régime, mais il n'avait jamais pris au sérieux les menaces du pouvoir jusqu'à cette nuit, quand ils sont entrés de force et ont interrompu leurs vies à peine lancées. J'imagine comment les coups ont réveillé le bébé qui dormait dans le berceau, et ses pleurs couverts par les cris, les supplications et les insultes de Lucía, qui tentait, désespérée, d'éviter qu'ils emmènent son mari. A la fin, j'imagine comment elle est juste parvenue à entendre l'avertissement : « Si tu ne veux pas être la prochaine, il vaut mieux que tu fasses tes valises ».

Il y a quelques jours, une semaine après que Lucía aie cessé de répondre à mes appels, j'ai reçu cette lettre qui a détendu le noeud au creux de mon estomac, et ouvert la vanne des larmes :

« Chère Fred,

Je suis déjà dans l'avion, et, pour me rassurer, je baisse les yeux. Je ne vois pas plus de trois ou quatre faibles lumières là, en bas, et je me demande si ce sont des maisons, si, à l'intérieur, il y a des familles qui se disputent, des amis qui rient, des couples qui ne font plus que la guerre, des bébés qui apprennent à marcher, des vieux qui meurent dans la solitude, des chiens qui réclament leur morceau de pain et l'une ou l'autre femme qui espère que, pour une fois, son mari revienne du café.

Je respire cet air qui a une odeur spéciale, particulière, comme l'air des hôpitaux et des crèches. Je finis par penser à tous les gens qui sont là, en bas, qui voient cet avion et qui se demandent où nous allons, vers quoi et pourquoi nous partons, alors qu'on est si bien ici, sur la terre ferme, là où les rêves restent inaccessibles. « Comme j'ai peur », je pense, enfin honnête avec moi-même, et je laisse tomber le masque du courage qui lache dès qu'on le presse.

Quand j'atterrirai au point le plus éloigné de ce que j'ai toujours considéré comme mon foyer, l'humidité de cette île me manquera, et ma condition nouvelle d'étrangère me saluera timidement, comme pour s'excuser de l'inconfort qu'elle procure, et dont je ne me libérerai que difficilement. Qui ressent ma peur, dont je ne me débarrasserai pas facilement. Qui me dit que mon accent me dénoncera, de la même manière que la couleur de ma peau, bien plus foncée que celles de mon entourage. Que jamais je ne comprendrai certaines blagues sur telle ou telle célébrité dont moi, je n'aurai jamais entendu parler. Que, plus le temps passera et pour autant que je me sente intégrée dans cette société, il n'y aura pas un jour où je ne me rappelle que mon chez-moi se trouve là-bas, dans cet endroit que je n'aurait jamais dû quitter. »

Alessia Calderalo

en Belgique depuis 2013



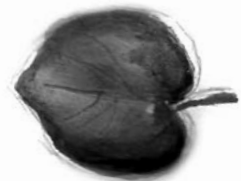


© Colectivo de La Habitación Propia

A nuestros abuelos

Veníamos de la inconsciencia de la niñez,
días al sol, días de nubes.
Llegó sin esperarlo un día,
teníamos que marchar para Bruselas,
sin darnos cuenta de lo que pasaba.
Nuestra madre llevaba varios años en Bélgica
y hoy nos venía a buscar.
Todavía lo siento en el alma,
abandonaros no fue fácil,
ni para mí, ni para vosotros.
No en vano seguimos vuestros pasos.
Pasos de los que nos podemos deshacernos:
Abrirse al mundo,
angelitos negros,
honestidad, humildad.
Enseñanzas sabias que nos están llevando
a lo largo del camino de nuestras vidas.
No hay un día que no piense en ustedes,
que han sido, nuestras risas, lágrimas.
Es mi caballo de batalla

Pilar Calvo
en Bélgica desde 1964



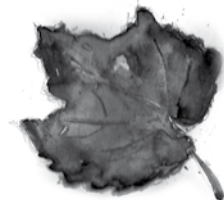


© Colectivo de La Habitación Propia

A nos grands-parents

Nous sommes venus avec l'inconscience de l'enfance,
jours au soleil, jours de nuages.
Il est arrivé un jour sans qu'on l'attende,
on devait partir pour Bruxelles,
sans nous rendre compte de ce qui se passait.
Notre mère vivait depuis plusieurs années en Belgique
et aujourd'hui, elle venait nous chercher.
Je le ressens encore dans l'âme,
vous abandonner n'a pas été facile
ni pour moi, ni pour vous.
Nous n'avons pas suivi vos pas en vain.
Des pas dont nous en pouvons pas nous défaire :
S'ouvrir au monde,
petits anges noirs,
honnêteté, humilité.
Sages enseignements que nous emportons
tout au long du chemin de nos vies.
Il n'est pas un jour que je ne pense à vous,
vous qui avez été, nos rires, nos larmes.
C'est mon cheval de bataille

Pilar Calvo
en Belgique depuis 1964





Simone Haack

En búsqueda del paraíso florecido

El siglo XXI es nuestro presente, centenario de la informática, de los ataques terroristas, de los *smartphones*, los *selfies*, el chat y las redes sociales, de los *head-hunters*, de la subjetividad y el relativismo, de los viajes *low-cost* y del *couchsurfing*, de los *tándem* y de los *speed-dating*, de la legalización del aborto y las drogas, de la abierta unión entre personas del mismo sexo y, por supuesto, el de los ciudadanos y errantes del mundo.

Para el migrante nunca hay una casa a la cual regresar: la experiencia de la diáspora siempre está determinada por una pérdida, una desaparición, una ausencia. Se trata de una experiencia en la cual uno irremediamente se desarraiga y despoja de sí mismo, se está «muerto» en relación a su pasado. Lo que podría concebirse como el final (del sufrimiento, de la precariedad, de la inestabilidad), en realidad consiste en un nuevo inicio, un rehacerse, un reconstruirse, un renacer en otra lengua y una patria móvil que se lleva sobre los hombros cual eterna procesión.

En un mundo cada vez más caracterizado por intensos movimientos y flujos de ideas, objetos, imágenes, cuerpos, la reflexión canónica sobre el exilio y la inmigración parece haber perdido sus coordenadas histórico-culturales, y se ha multiplicado sin garantizar un posible retorno. La condición de nuestra contemporaneidad ha abierto nuevos espacios de búsqueda del yo por lo que se transita voluntariamente como signo de un nuevo modo de pensar: la subjetividad y su relación con el origen. Es justamente en este origen, en el mar, específicamente en las playas del sur de Italia, donde la pequeña Isabella creció. Hija de un marino mercante y una humilde actriz de teatro, ambos de la Apulia.

La pequeña Isa –como la llamaban sus más allegados– tuvo siempre la curiosidad de desarraigarse, de partir y ver el mundo. Una tarde de primavera de abril, su padre partió a una excursión entre amigos y familiares para pescar, comer y beber en su barca. Venían planeándolo todo el invierno y era una gran tradición familiar zarpar en el primer fin de semana caluroso y despejado, mas no contaban con que el destino les tendría una invitación que no podía rechazar. Porque cuando llega ella, La Parca, es el momento de partir. Toda la familia Galasso fue devorada por el mar, nunca los hallaron, los periódicos informaron, los policías y guardacostas buscaron, mas no quedaron rastros ni rostros, solo la cara de la veinteañera Isabella marcada y lista para resucitar,

volver a la vida en otra ciudad. Así, ella partió, decidió dirigir su mirada hacia la pequeña, lluviosa e internacional Bruselas, donde se encontraba su única familia, su gran amiga de infancia Elena.

Elena, cinco años mayor que ella, de baja estatura, cabello negro, labios gruesos, piel rosácea y ojeras permanentes, la hacía reír y la ayudó a encontrar un empleo en el hotel donde trabajaba. Fue así que Isa fue abriéndose un nuevo camino; haciendo amigos, trabajando entre hoteles, bares y restaurantes en los últimos dos años, siempre en entre las mismas calles y esquinas de Saint-Gilles. Entre estas mismas veredas se paseaba Javier –joven músico argentino de origen materno belga– quien tenía a su madre, doña Mariette, agonizando en un frío hospital de la capital europea. Hacía ya seis meses que había dejado su natal Buenos Aires. No tenía nada en la vida, tan solo su madre, una foto de su padre, unos cuantos euros en el bolsillo y su única amiga: su vieja guitarra. Era de mediana estatura, llevaba los cabellos largos cual músico argentino de los años ochenta, barba y se ganaba la vida acompañando a músicos y tocando por las calles.

Una noche de otoño, tras participar como bajista principal para un concierto de un músico jamaquino, su mirada se cruzó con la de Isabella. Ella estaba allí quietecita, estupefacta ante la figura de este hombre que le recordaba al Che Guevara por cómo llevaba la camisa desabotonada y por su profunda mirada. «¡Acércate!», le decía Elena, «no seas tonta, él también te estaba mirando mientras tocaba».

Sin embargo, fue él quien dio el primer paso y rompió el hielo utilizando un muy marcado acento porteño:

– ¿Cómo te llamás?

– Isabella, encantada.

Por una extraña razón, ambos dominaban la lengua de Cervantes, era la magia del lenguaje del amor. Él podía comunicarse tan solo en francés y español. Ella en italiano, español y francés.

– Javier, mucho gusto –, le dijo mientras le clavaba la mirada y acariciaba su mano derecha con la palma derecha de ella.

Así surgió el amor, meses juntos viviendo un tórrido romance en la gélida metrópoli. Hasta que un día, varios meses después, Javier dictaminó, casi de manera bíblica, lo siguiente: Deja tu casa, tu trabajo, tus amigos y tus bienes. Déjalo todo, ven y sígueme. Como si se tratase de una invitación hacia la tierra prometida.



Distintos sentimientos invadieron a Isabella, su corazón retumbaba de emoción y alegría, al mismo tiempo el miedo y la incertidumbre la invadieron. Ella sabía que quería irse con él, así que no dudó ni un segundo en afirmar más que en interrogar hacia dónde la llevaría. Entonces respondió con un sonoro: Vamos, ¡llévame contigo!

Con el tiempo el desamor llegó, el alcoholismo de Javier ayudó a eso así que Isabella terminó dejándolo y regresando a su patria meridional.

La Isabella de los años siguientes a su regreso a Italia ya no era la soñadora rebelde y fugitiva de antaño. Es una mujer resuelta y segura de sí misma, rebosante de energía. Una mañana en Milán recibió una llamada que le decía que su abuela paterna estaba viva, que se hallaba en un asilo fuera de la ciudad y con un mal de Alzheimer bastante avanzado, que regresaba en sí de tanto en tanto. Para Isabella fue una noticia de esperanza el saber que no toda su familia estaba perdida. Su padre nunca había conocido a su madre, solo se sabía que lo había dejado al nacer ya que nunca deseó quedar embarazada. La vida le había castigado quitándole su mente, su memoria, su lucidez, era una exiliada de la realidad. Esa era su condena.

Allí se encuentra Isabella entre los fríos pasillos del centro para ancianos. Mientras avanza por el pasillo, aproximándose hacia ella, convertida en la Chica de las Flores, intentando evadir las diferentes familias que le impiden el paso. Isabella vive siempre retornando sin cesar de algún exilio infame y prolongado. Acompañando al ruido que producen sus zapatos al arrastrarse, lentos, sobre el sendero de piedras que atraviesa el jardín, puede escuchar también su risa asmática y constata, una vez más, con cierto alivio, lo poco que se le asemeja. Una vaga pena la acomete al contemplar cómo manotea para zafarse otra vez, a punta de lisuras, del férreo control de su abnegada cuidadora, la cariñosa, la estoica Anna, Dios la bendiga. Una leve pero insólita alegría hace su ingreso en el corazón de Isabella al ver a su abuela llegar a ella –confusa, gibada, inerme–, abriendo sus brazos flaquísimos, quebradizos, haciendo esfuerzos por vencer la indigna opresión del collarín y levantar un poco del piso la mirada y se le antoja, de repente, como una ave majestuosa, una garza real que despliega ante ella sus endebles alas.

La abuela la abraza con todita su vejez y ella también la abraza y trata de no apretarla demasiado fuerte porque le parece que sus huesos son de cristal.

La abraza tratando de ahuyentar de ella una cierta, innegable sensación de incomodidad, que distrae hablándole rápidamente de cualquier cosa, por ejemplo: repasando los nombres de todas estas flores que, por supuesto, no ha comprado para ella: A ver, ¿estas cómo se llaman? Gladiolos. No, astromelias, ¿y estas? Crisantemos. Bien, muy bien. ¿Y tantas flores para quién son? ¿Para mi mamá? No, son para la mía. ¿Y mi mamá dónde está? ¿Ya se murió? No, todavía. ¿Y tu mamá? Tampoco. Ha regresado a Puglia. Dime una cosita, ¿sabes cómo me llamo yo? La verdad que no me acuerdo. ¿Cómo no te vas a acordar? Por mi madrecita, no me acuerdo. ¿Y cómo te llamas tú? Isabella Galasso. ¿En serio? Yo también. ¿Tú también eres Isabella Galasso? ¡Te lo juro! ¿Y tú qué vienes a ser mío? Yo vengo a ser tu nieta. ¿Mi nieta? *Madonna santa!* ¿Cómo va a ser? Ahora que todos se fueron, a eso vengo yo desde muy lejos, mi entrañable dictadora. A eso vengo, humildemente. A ser tu nieta.

Martín Diaz

en Bélgica desde 2015, ahora en Milán





A la recherche du paradis fleuri

Le 21^{ème} siècle est notre présent, époque de l'informatique, des attaques terroristes, des smartphones, des selfies et des réseaux sociaux, des head-hunters, de la subjectivité et du relativisme, des voyages low-cost et du couchsurfing, des tandems et des speed-dating, de la légalisation de l'avortement et des drogues, de l'union libre entre personnes du même sexe et, bien sûr, celui des citoyens et des errants du monde.

Pour les migrants, il n'y a jamais de maison vers laquelle revenir : l'expérience de la diaspora est toujours déterminée par une perte, une disparition, une absence. Il s'agit d'une expérience où l'on est irrémédiablement déraciné et dépouillé de soi-même, où l'on est « mort » par rapport à son passé. Ce qu'on pourrait concevoir comme la fin (de la souffrance, de la précarité, de l'instabilité), consiste en réalité en un nouveau commencement, se refaire, se reconstruire, renaître dans une autre langue et une patrie mobile que l'on porte sur les épaules comme une procession éternelle.

Dans un monde qui se caractérise chaque fois plus par d'intenses mouvements et des flux d'idées, d'objets, d'images, de corps, la réflexion canonique sur l'exil et l'immigration semble avoir perdu ses coordonnées historico-culturelles et s'est multipliée sans garantir un possible retour. La condition de notre contemporanéité a ouvert de nouveaux espaces de recherche du moi au point de passer volontairement pour signe d'un nouveau mode de penser : la subjectivité et son rapport avec l'origine. C'est justement dans cette origine, dans la mer, et en particulier sur les plages du sud de l'Italie, que la petite Isabella avait grandi. Fille d'un marin marchand et d'une humble actrice de théâtre, tous deux originaires des Pouilles.

La petite Isa – comme l'appelaient ses proches – avait toujours eu la curiosité de se déraciner, de partir et de voir le monde. Une après-midi de printemps, en avril, son père partit en excursion avec amis et parents, pour pêcher, manger et boire sur son bateau. Ils avaient planifié cette sortie pendant hiver et c'était une grande tradition familiale de lever l'ancre au premier week-end de chaleur et de temps clair, mais ils n'avaient pas compté avec le destin, qui leur offrirait une invitation impossible à refuser. Parce que, quand elle se présente, la Parque, c'est l'heure de partir. Toute la famille Galasso fut dévorée par la mer, jamais on ne les retrouva, les journaux en parlèrent, les policiers et les garde-côtes les recherchèrent, mais il ne restait ni traces ni faces, juste le visage d'Isabella,

jeune fille de vingt ans prête pour une nouvelle vie, prête à revenir à la vie dans une autre ville. Ainsi, elle partit et décida de poser son regard sur Bruxelles, petite cité pluvieuse et internationale où vivait son unique famille, sa grande amie d'enfance, Elena.

Elena, de cinq ans son aînée, était petite, aux cheveux noirs, aux lèvres épaisses, à la peau rosacée et aux cernes permanents ; elle la faisait rire et l'aida à trouver un emploi à l'hôtel où elle travaillait. C'est ainsi qu'Isa s'ouvrit un nouveau chemin ; elle se fit des amis, travailla, les deux années suivantes, dans les hôtels, bars et restaurants, toujours dans les mêmes rues et recoins de Saint-Gilles. Sur ces mêmes trottoirs se promenait Javier – un jeune musicien argentin, né d'une mère belge, Madame Mariette, qui agonisait dans un hôpital glacial de la capitale européenne. Ca faisait six mois qu'il avait quitté sa ville natale de Buenos Aires natal. Il n'avait rien dans la vie qu'une mère, une photo de son père, quelques euros en poche et sa seule amie, une vieille guitare. Il était de taille moyenne, portait les cheveux longs et la barbe comme les musiciens argentins des années quatre-vingts, et gagnait sa vie à accompagner des musiciens et à jouer en rue.

Une nuit d'automne, après avoir pris part au concert d'un musicien jamaïcain comme bassiste, son regard croisa celui d'Isabella. Elle était là, toute tranquille, stupéfaite devant cet homme qui lui rappelait Che Guevara par la façon de laisser sa chemise déboutonnée et par son regard profond. « Approche-toi ! », lui dit Elena, « ne sois pas idiot, lui aussi, il te regardait quand il jouait ».

Mais c'est lui qui fit le premier pas et brisa la glace d'un accent argentin très marqué :

- Comment tu t'appelles ?
- Isabella, enchantée.

Bizarrement, tous deux maîtrisaient la langue de Cervantes, c'était la magie du langage de l'amour. Lui pouvait communiquer uniquement en français et en espagnol. Elle, en italien, en espagnol et en français.

- Javier, enchanté, lui dit-il tandis qu'il la clouait du regard et lui caressait la main droite de sa paume.

Ainsi naquit l'amour, deux mois ensemble, vivant une romance torride dans la métropole gelée. Jusqu'à ce qu'un jour, quelques mois plus tard, Javier déclara,



sur un ton quasi biblique : Laisse ta maison, ton travail, tes amis et tes biens. Abandonne tout, viens et suis-moi.

C'était comme une invitation à la terre promise.

Plusieurs sentiments envahirent Isabella, son cœur résonnait d'émotion et de joie, tandis que l'envahirent alors la peur et les doutes. Elle voulait s'en aller avec lui, elle le savait, de sorte qu'elle n'hésita pas une seconde et affirma plutôt qu'interrogea sur l'endroit où il l'emmènerait. Elle lui répondit un : Allons-y, emmène-moi ! sonore.

Avec le temps vint le désamour, l'alcool de Javier y contribua, et Isabella finit par le quitter et retourner dans sa contrée méridionale.

La Isabella des années qui suivirent son retour en Italie n'était plus la rêveuse rebelle et fugitive des débuts. Elle était devenue une femme résolue et sûre d'elle, éclatante d'énergie. Un matin, à Milan, elle reçut un appel qui lui annonçait que sa grand-mère paternelle était en vie, qu'elle vivait dans un home, en dehors de la ville, avec un Alzheimer assez avancé, et qu'elle revenait à elle, de temps en temps. Pour Isabella, ce fut une nouvelle pleine d'espoir, de savoir que toute sa famille n'avait pas péri. Son père n'avait jamais connu sa propre mère, il avait juste appris qu'elle l'avait abandonné à sa naissance et qu'elle n'avait jamais désiré être enceinte. La vie l'avait punie en lui ôtant l'esprit, la mémoire, la lucidité, elle était une exilée de la réalité. C'était sa condamnation.

Isabella est là, dans les froids couloirs du centre pour personnes âgées. Tandis qu'elle marche dans le couloir, en allant vers elle, transformée en Jeune Fille aux Fleurs, elle tente d'éviter plusieurs familles qui lui barrent le passage. Isabella vit sans cesse dans le retour d'un exil infâme et prolongé. Elle accompagne le bruit des chaussures qui se traînent, avec lenteur, sur le sentier de pierres qui traverse le jardin; elle peut aussi entendre son rire asthmatique et elle constate, une fois de plus, avec un certain soulagement, combien elle lui ressemble peut. Une vague tristesse l'envahit à voir comme elle gesticule pour échapper encore, à la limite de la convenance, au contrôle cadencé de son aide-soignante dévouée, l'affectueuse, la stoïque Anna, Dieu la bénisse. Une joie légère quoiqu'insolite avait fait son entrée dans le cœur d'Isabella à la vue de sa grand-mère qui venait vers elle – confuse, courbée, désarmée – ; elle ouvrait ses bras décharnés, si frêles, et s'efforçait de vaincre l'oppression

révoltante de la minerve en rehaussant d'un cran le regard ; elle avait alors vu en elle comme un oiseau majestueux, un héron royal qui déployait devant elle ses ailes chétives.

La grand-mère l'embrasse de toute sa vieillesse et elle aussi, elle l'embrasse en veillant à ne pas la serrer trop fort, parce qu'il lui semble que ses os sont en cristal. Elle l'embrasse et tente de chasser une certaine, une indéniable sensation de gêne, qu'elle chasse en lui parlant rapidement de n'importe quoi, par exemple : à passer en revue le nom de toutes ces fleurs que, de toute évidence, elle n'a pas achetées pour elle... Voyons, celles-ci, comment s'appellent elles ? Des glaïeuls. Non, des lys. Et celles-là ? Des chrysanthèmes. Bien, très bien. Et toutes ces fleurs, c'est pour qui ? Pour ma maman ? Non, pour la mienne. Et ma maman, elle est où ? Elle est déjà morte ? Non, pas encore. Et ta maman ? Non plus. Elle est retournée dans les Pouilles. Dis-moi une chose, tu sais comment je m'appelle, moi ? En fait, je ne m'en souviens pas. Comment ça, tu ne t'en souviens pas ? Petite mère, je me rappelle pas. Et comment tu t'appelles, toi ? Isabella Galasso. Vraiment ? Moi aussi. Toi aussi, tu es Isabella Galasso ? Je te jure ! Et toi, qu'est-ce qui t'amène ? Je suis ta petite-fille. Ma petite-fille ? Madonna santa ! Comment c'est possible ? Vu qu'ils sont tous partis, moi, je reviens de très loin, de la chute de ma très chère dictature. J'en reviens, avec humilité. J'en viens à être ta petite-fille.

Martín Diaz

en Belgique depuis 2015, maintenant à Milan





La respuesta

Me llamó la atención la frase:
«Pide que el camino sea largo»,
para que tengamos muchas mañanas de verano,
y así tener tiempo para nuestros proyectos,
no apresurarse,
porque así nos cuesta más llegar al final del viaje.

La vida te da muy buenas oportunidades;
hay que disfrutarlas.

Pero ¿ahora yo qué?
¡Sólo Dios lo sabe!
Le pido que me ilumine la mente,
para así pensar con más calma,
no estar tan angustiada,
recuperar la vitalidad que siempre he tenido,
y volver a ser yo.
Para poder seguir adelante,
y preguntarme: ¿ahora yo qué?
Quiero encontrar una respuesta.

Raquel Santos
en Bélgica desde 2008







La réponse

Elle a attiré mon attention, cette phrase :
« Demande que le chemin soit long »,
pour que nous ayons de nombreux matins d'été,
et du temps pour nos projets,
sans se presser,
autrement, ça pèse d'arriver à la fin du voyage.

La vie nous donne d'excellentes opportunités ;
il faut en profiter.

Mais moi alors ?
Dieu seul le sait !
Je le prie d'éclairer mon esprit,
pour ainsi penser plus sereine,
ne pas être angoissée,
retrouver la vitalité que j'ai toujours eue,
être à nouveau moi-même.
Pour pouvoir aller de l'avant,
et me demander : Et moi alors ?
Je veux trouver une réponse.

Raquel Santos
en Belgique depuis 2008





© Colectivo de La Habitación Propia

Vuela

*Los hombres tienden a cerrar sus caminos,
sus fronteras,*

así que tú

vuela, vuela,

y solo hay dos caminos para poder volar:

*por agua y por aire,
a través del cielo y el mar.*

Pero cómo ha de hacer
si a pesar del vuelo
le pesa la condena del deseo de regresar,

aunque el suyo no sea.

Pero cómo ha de hacer
si le pesan
los planes que le trazan
para cuando regrese,
para
que

vuelva.

Nadie puede saber
adónde van los pasos.
Entonces,
¿por qué nos pesan?
Si son sólo huellas
lo que dejan
de cuanto nos pasa,

¿adónde vuelas?

Yo
solo invento
caminos
buscando casa.

Yo no soy de quienes se preguntan
cuál es su lugar
sino
de averiguar
dónde tiene el suyo
el propio mundo.

*¿Cuáles son los lugares
del futuro?*

Yo soy hija de exiliados de una lucha
a la que siempre vuelven,
y comparto también
el dolor de los que se quedan.
Porque el que se va,
aunque no lo sepa,
aunque no quiera,
caerá cautivo en la trampa
de la tierra a la que deja.

Sin embargo es tarde,
ahora ya no me quedan solo
dos maletas.
Pero el vuelo es largo
y las distancias aprietan.

*¿En qué podríamos convertirnos?
¿En qué dejaremos*

que nos conviertan?

Yo quiero poder tener la sutileza
de no deber migrar a ninguna parte,
sino hacia algún lado,



teniendo como única riqueza

la fuerza de mi propia edad

de la que a veces dudo.

*¿Y si lo que quisieran separar son
nuestros cuerpos?*

¿fragmentar todos

los

afectos?

Si lo que se añora es sólo el espacio
conocido, es en esto
que mi nostalgia es solo una consecuencia
de mi ausencia
de ti.

Porque no puedo vivirlo de otra forma
yo que vengo de tu mismo ser y estar,
del nuestro.

Con nuestras ganas de volar.

Ahora llego
y la melancolía es para el otoño
y el frío,

pero habrá que sobrevivir
a todos los naufragios.

Nuria López

en Bélgica desde 2011



© Colectivo de La Habitación Propia



Vole

*Les hommes tendent à fermer,
leurs chemins,
leurs frontières,
Alors toi
vole, vole,
il n'y a que deux chemins pour pouvoir voler :
sur l'eau et dans l' air,
par ciel et par mer.*

Mais comment faire
si malgré le vol
lui pèse la condamnation
du désir de revenir.

A moins que ce ne soit son désir

Mais comment faire
si lui pèsent
les plans qu'ils lui tracent
pour quand elle reviendra
pour qu'elle retourne.

Personne ne peut savoir
où vont les pas.
Alors,
pourquoi nous pèsent-ils ?
si ce ne sont que des traces
ce qu'ils laissent
de tout ce qui nous passe,

Vers où voles-tu ?
Moi,
j'invente seulement
des chemins
en cherchant « maison ».

Moi, je ne suis pas de ceux qui se demandent
quelle est leur place
Mais plutôt
de ceux qui explorent
celle du monde lui-même.

Quels sont les places du futur ?

Moi, je suis fille d'exilés d'une lutte
à laquelle toujours ils reviennent,
et je partage aussi
la douleur de ceux qui restent.
Car celui que part,
même s'il ne le sait pas
même s'il ne le veut pas
sera pris au piège
de la terre qu'il quitte.

Il est tard, cependant,
il ne me reste plus
que deux valises.
Mais le vol est long
et les distances oppressent.

*En quoi pourrions-nous nous transformer ?
En quoi permettrons-nous
Qu'ils nous transforment ?*

Je veux pouvoir avoir la subtilité
de ne devoir migrer à aucun endroit,
mais vers quelque part,
avec comme seule richesse
la force de mon âge,
dont parfois je doute.

*Et si ce qu'ils voudraient séparer
ce sont nos corps ?
fragmenter toutes*



les affections ?

Si ce qui nous manque c'est seulement l'espace
connu, c'est en cela
que ma nostalgie est seulement
une conséquence
de mon absence
de toi.

Car je ne peux pas le vivre d'une autre manière
moi qui viens de ton être et de ton existence,
des nôtres.

Avec notre envie de voler.

Maintenant j'arrive
et la mélancolie est pour l'automne
et le froid,
mais il faudra survivre

à tous les naufrages.

Nuria López

en Belgique depuis 2011





Mi tierra

Mi tierra tiene de todo,
tiene vid y tiene flores
tiene hijos, tiene nietos
tiene gozos y dolores.

Tiene mañanas de lluvia fina
y tardes de brisa fresca
y noches de poesía
que hasta el sueño despeja.

Noches de insomnio
y sueño relajado
sin pesadillas nocturnas
y sí de paz y regalo.

Mi tierra tiene de todo
y mis sueños tienen brazos
que me llevan y me traen
como los brazos de un padre.

Mi tierra tiene de todo,
tiene carisma,
familia de sangre
y cuando llega la tarde
tiene paz, tiene sosiego
y tiene calor de madre.

Tiene trabajo y descanso,
tiene sol y tiene aire,
tiene todo mi cariño
porque allí yacen mis padres.

Barnabé Muñoz
en Bélgica desde 1970



© Colectivo de La Habitación Propia



Ma Terre

Ma terre a de tout,
des vignes et des fleurs
des enfants et des petits enfants
elle connaît des joies et des douleurs.

Elle a des matins de pluie fine
des soirées de brise fraîche
et des nuits de poésie
qui chasse jusqu'au sommeil.

Nuits d'insomnie
et de sommeil paisible
sans cauchemars nocturnes
comblées de calme et de plaisir.

Ma terre a de tout
et mes rêves ont des bras
qui m'emmènent et me portent
comme les bras d'un père.

Ma terre a de tout,
elle a du charisme
famille de sang
et quand arrive le soir
elle est toute paix et toute tranquille
elle a la chaleur d'une mère.

Elle a le travail et le repos,
elle a le soleil et l'air,
elle a toute ma tendresse
car là reposent mes parents.

Barnabé Muñoz
en Belgique depuis 1970



Bajo la lluvia

Ese es el juego.
Ser dueño de mis acciones en medio del (des)orden,
andar mi destino en este tiempo de falsas elecciones,
ser yo, y no la historia, quien determine mis pasos,
moverme libremente en el ajedrez de la vida.
Esa vida que es un regalo,
robado a veces,
ignorado otras,
donde el tablero me marca los lindes y las reglas.
¿Quién fijó los lindes? ¿Quién estableció las reglas?

El voto será mi somnífero,
la libertad será mi sueño,
mi arma, la voluntad:

Olvido pedagógico del mundo de las ideas,
gran ausente del acto coherente,
señalada culpable de todos nuestros límites,
factor común de la ecuación migratoria.

Ese es el juego.
Huir a un lugar del que no haga falta huir,
emigrar mis expectativas donde pueda soñarlas,
exiliar mi cuerpo donde no valgan las mordazas,
pasar por la ventana de una Europa de puertas blindadas,
cerradas ante el hambre,
abiertas con tarjeta,
las mismas que repelen un mar de vidas refugiadas.
¿Cuánto vale una llave? ¿Quién es el cerrajero?

Hasta donde podamos ir,
hasta donde queramos ir.
¿Y si la voluntad es inútil sin libertad?
Pero ¿cómo ser libres sin voluntad?

¿Nos vamos o nos echan?
¿Emigrantes o exiliados?
¿Caminamos o nos empujan?

Nuestra vida es un equilibrio y nosotros *funambulistas*.
Ese es el juego.

Julio Lizán
en Bélgica desde 2014





Sous la pluie

C'est ça, le jeu.

Etre le maître de mes actions au coeur de l'ordre et du désordre,
suivre mon destin en ce temps de choix biaisés
que ce soit moi, et non l'histoire, qui fixe mes pas,
me déplacer librement sur l'échiquier de la vie.

Cette vie qui est un cadeau,
tantôt volé,
tantôt ignoré,
où le quadrillage m'indique les lignes et les règles.
Qui a fixé les lignes ? Qui a établi les règles ?

Le vote sera mon somnifère
la liberté sera mon rêve,
mon arme, la volonté :

Omission pédagogique du monde des idées
Grande absente de l'acte cohérent,
accusée coupable de toutes nos barrières,
facteur commun de l'équation migratoire.

C'est ça, le jeu.

Fuir là où il ne faudra plus fuir,
émigrer mes perspectives où je pourrai les rêver,
exiler mon corps à l'abri de tous les baillons,
me faufiler par la fenêtre de cette Europe aux portes blindées,
fermées devant la faim,
ouvertes aux cartes bancaires
ces mêmes portes qui repoussent une mer de vies réfugiées.
Que vaut une clé ? Qui en est le serrurier ?

Jusqu'où pourrons-nous aller,
jusqu'où voudrons-nous aller.
Et si la volonté ne servait à rien, sans liberté ?
Mais comment être libre sans volonté ?

On part ou ils nous virent ?
Émigrés ou exilés ?

On avance ou ils nous poussent ?

Notre vie est un équilibre et nous, les funambules.
C'est ça, le jeu.

Julio Lizán
en Belgique depuis 2014







Venimos todos pensando
que venimos por un año o dos,
y volver.
Más de dos años pasaron,
los hijos han nacido,
han crecido y
yo trabajando muy duro
porque así sigo pensando
que menos tiempo me queda para
así poder volver.
Los años pasaron y de vacaciones iba
y a la familia veía.
Los que en la tierra quedan
no han de pensar como yo,
que estoy en tierra extranjera
y por mucho que yo quiera
no es la tierra que dejé.
Así las primaveras
pasarán pensando
siempre en volver
a la tierra que dejé.
Hasta que por fin me vea
volando por los prados,
por los llanos, por las montañas
y ríos
porque por fin conseguí que
mis cenizas llegaran
y mis sueños se cumplieron.
Que yo me dije
que un día volveré
a la tierra que dejé.

María Luisa

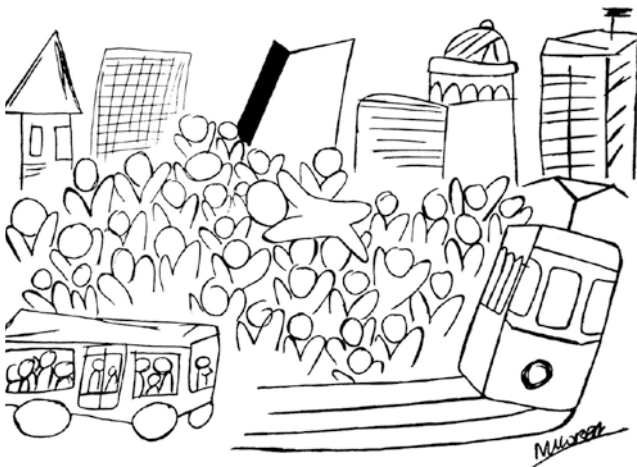


© Colectivo de La Habitación Propia

Retourner

Nous venons tous en pensant
que nous venons pour un ou deux ans
pour ensuite retourner.
Plus de deux années ont passé,
les enfants sont nés,
ils ont grandi et
je travaille très dur
car je continue à penser qu'ainsi
moins de temps il me faudra
pour pouvoir retourner.
Les années ont passé
j'y allais en vacances
et je voyais la famille.
Ceux qui restent au pays
ne doivent pas penser comme moi
qui suis en une terre étrangère,
qui, malgré toute ma volonté,
n'est pas la terre que j'ai quittée.
Ainsi passeront les printemps
à toujours penser au retour
vers la terre que j'ai quittée.
Jusqu'au jour où je me verrai
voler par-dessus les prés,
les plaines, les montagnes
et les rivières.
Car j'ai obtenu, enfin, que
mes cendres retournent
et que se réalisent mes rêves.
Car je me suis juré
qu'un jour je retournerais
vers la terre que j'ai quittée.

María Luisa



© Colectivo de La Habitación Propia

Agotamiento y movimiento

Una línea de sombra, la separación entre dos ventanas, le atraviesa la cara. Desciende por la frente hasta la barbilla y marca la asimetría natural del rostro que, en su caso, resulta bastante simétrica: solo el ojo izquierdo parece algo más caído que el derecho, y ambos, parpadeantes, se cierran ocasionalmente. Escribe pero no mueve un dedo. Él la mira a ella y escribe también, muy quieto.

—¿Cómo interrumpir el agotamiento?

—¿Cómo parar?

—Cómo interrumpirlo, pausarlo, si no es una dimensión del movimiento. Cómo parar o pararse si el propio traqueteo de la ciudad, el del autobús ahora, me mueve hasta los huesos que yo no muevo.

—Moverse o agotarse.

—Moverse y agotarse. Las connotaciones del agotamiento -ausencia, falta, carestía- deberían impedir el movimiento y aludir a circunstancias estáticas, de bloqueo, quietud, inmovilismo o estancamiento. Lo que se agota pierde los recursos para moverlos y moverse. Un almacén vacío de provisiones no puede moverse. Y yo estoy sentada así, inmóvil y vibrando entera. Vibrada por unos adoquines irregulares, también inmóviles.

—¿Cómo dejar de mirarla? A ella y a todas las siguientes. Moverse o agotarse.

—Moverse y agotarse.

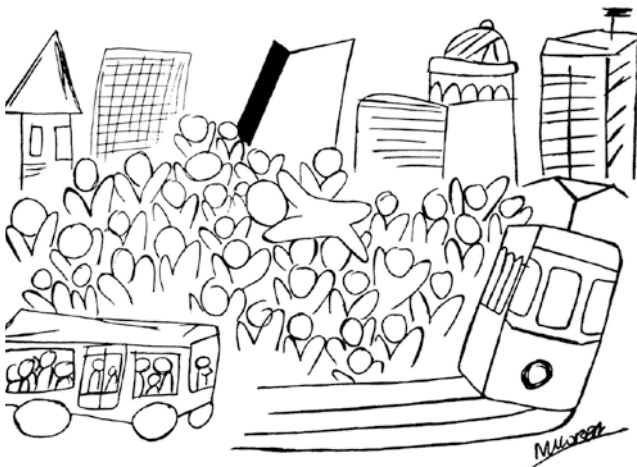
—Parece cansada.

—Podría perderlo todo aquí. Podría alcanzar el pináculo de la desposesión -tiempo, fuerzas y dinero-, un éxtasis de carestía y carencias, y seguir en movimiento, movida por ella, por la ciudad y su traqueteo ininterrumpido y frenético.

Al levantarse, pierde la sombra que le cruza la cara y se baja en De Brouckère.

Laura Cano

en Bélgica desde 2013, ahora en Madrid



© Colectivo de La Habitación Propia



Épuisement et mouvement

Une ligne sombre, la séparation entre deux fenêtres, lui traverse le visage. Elle descend du front au menton et marque l'asymétrie naturelle du visage qui, dans son cas, est assez symétrique : seul l'œil gauche semble un peu plus tombant que le droit, et les deux yeux, clignotants, se ferment par moment. Elle écrit sans bouger un seul doigt. Il la regarde et il écrit aussi, tranquillement.

- Comment interrompre l'épuisement ?
- Comment arrêter ?
- Comment l'interrompre, l'arrêter, si ce n'est pas une dimension du mouvement. Comment arrêter ou s'arrêter si le cahot de la ville, de l'autobus maintenant, me secoue jusqu'aux os alors que je ne bouge pas.
- Bouger ou s'épuiser.
- Bouger et s'épuiser. Les connotations de l'épuisement – absence, manque, carence – devraient empêcher le mouvement et évoquer des circonstances statiques, de blocage, de tranquillité, d'immobilisme ou d'enlèvement. Ce qui s'épuise perd les ressources pour les mouvoir et se mouvoir. Un magasin vide de provisions ne peut pas fonctionner. Et moi, je suis assise ainsi, immobile et toute vibrante. Secouée par des pavés irréguliers, immobiles eux aussi.
- Comment cesser de la regarder ? Elle et toutes les suivantes. Bouger ou s'épuiser.
- Bouger et s'épuiser.
- Elle paraît fatiguée.
- Elle pourrait tout perdre ici. Elle pourrait atteindre le pinacle de la dépossession – temps, forces et argent –, une extase de pénurie et de carences, et suivre en mouvement, entraînée par elle, par la ville et son cahot ininterrompu et frénétique.

En se levant, elle perd l'ombre qui lui traverse le visage et elle descend à De Brouckère.

- Oui, elle a l'air fatiguée.

Laura Cano

en Belgique depuis 2013, maintenant à Madrid



© Colectivo de La Habitación Propia

Nuestra isla de vida

Qué es el destino,
el destino se hace poco a poco
sabemos dónde queremos ir.
pero no sabemos, no estamos seguros
de llegar.

El destino ya está trazado desde que nacimos.
Lo más importante es coger el camino
con ilusión y alegría, pues no sabemos.
lo que nos espera al día siguiente.

Partí de mi camino.
Era ilusión y felicidad.
¡Qué bonito que era!
Las flores fantásticas
rodeadas de ese mar azul.
Un sueño.

Viajé mucho y en cada isla a la que llegué

Matilde García y Martín
en Bélgica desde los 18 años



© Colectivo de La Habitación Propia



Notre île de vie

Qu'est-ce que le destin,
le destin se fait petit à petit
nous savons où nous voulons aller,
mais nous ne savons pas, nous ne sommes pas certains
d'arriver.

Le destin est déjà tracé dès notre naissance.
Le plus important est de prendre la route
avec espoir et dans la joie, puisque nous ne savons pas
ce qui nous attend le lendemain.

J'ai quitté ma route.
Avec espoir et bonheur.
Comme c'était beau !

Les fleurs fantastiques
entourées de cette mer d'azur.
Un rêve.

J'ai beaucoup voyagé et sur chaque île où je suis arrivé

Matilde García y Martín
en Belgique depuis ses 18 ans



¿Quiénes son?

Alberto Martínez Carcedo

Periodista, gestor de patrimonio cultural, horror cósmico ambulante, utopista y sexador de pollos a tiempo parcial para paliar la crisis. «Tu móvil tiene más potencia que la NASA en 1969. La NASA llegó la luna. Nosotros lanzamos pájaros a cerdos».

Honorino Fernández

Nacido en 1934 en Sama Langreo (Asturias), a los 18 años (1952) marchó a Argentina, donde tenía un tío que llevaba viviendo allí alrededor de 40 años. Trabajó allí 11 años. A raíz de los golpes de estado ocurridos en Argentina decide volver a España (1963), país que encuentra peor de lo que lo había dejado. En el 1965 conoce a su mujer Ángeles, que llevaba tres años viviendo en Bélgica. Se casan en 1966 y ese mismo año deciden marchar a Bélgica ya que el futuro allí era más prometedor. Llevan allí desde entonces.

Alessia Calderalo García

De 28 años, madre española y padre italiano, nació en Madrid el 2 de junio de 1987. Tras finalizar sus estudios de Bachiller, pasó seis meses en Japón gracias a una beca de estudios y, desde entonces, sus ganas de ver mundo y de reflejarlo en sus escritos no han parado de crecer. En la actualidad vive en Bruselas, donde tuvo la suerte de encontrarse con La Habitación Propia, una iniciativa que le permite seguir desarrollando su pasión por la literatura. En 2014 publicó su primera novela, *Afrodita en la ventana*, escrita durante sus últimos años como estudiante, y planea publicar pronto su compilación de relatos *Historias de tu mundo*, escritos a partir de fotografías de personas tomadas en diversos viajes. www.alelerele.com

Pilar Calvo Carbajales

Nacida en Arangas de Cabrales, Asturias, en «el» sobra: en 1954. Emigré en el año 64, fui al colegio, estudié peluquería, trabajé 12 años, de cocinera 10 años y ayudante sanitaria hasta hoy, además de voluntariado durante toda mi vida.

Martín Díaz

Nació en Lima el 30 de junio de 1984. Obtuvo su grado de bachiller en la Pontificia Universidad Católica del Perú, realizó un intercambio de ocho meses en los Estados Unidos para afinar sus habilidades con el inglés. En la Católica, participó en la revista estudiantil *Énfasis* escribiendo artículos. En el año 2011 comenzó

una maestría de dos años en el Politecnico di Milano. Ha vivido cerca de cinco años en Italia. Desde inicios de 2015 vive en Bruselas, ciudad en la que conoció a La Habitación Propia. Desde entonces se encuentra estudiando la lengua francesa y continúa escribiendo su primera novela de ficción y un libro de poesías, los cuales le gustaría publicar en Madrid.

Raquel Santos Catalán

Mi nombre es Raquel Santos Catalán, chilena, en Bélgica hace 7 años. Tengo acá nietos. La razón principal de seguir acá es Accem y mi querida Iglesia. Disfruto mucho con los grupos (canto, gimnasia, pintura, etc.). Muchas gracias a los voluntarios.

Nuria López Bernal

Nacida en Cieza (Murcia), en 1991. Educadora social, agitadora cultural y creadora hiperactiva. Vive en Bruselas desde hace cuatro años. Traza su camino convencida de la importancia de un trabajo pedagógico centrado en una metodología participativa y creativa vinculada a las emociones, la sensibilidad y el juego, usando como herramientas para ello el arte, la música, el deporte y la literatura, especialmente la poesía. Curiosa por los géneros de poesía de performance : Slam, Spoken Word y cualquier otra (de)formación posible. En marzo de 2014 se convierte en cofundadora de La Habitación Propia.

Bernabé Muñoz Martín

Español de Barajas de Gredos, Ávila. Resido en Bruselas desde el año 1970. Mi oficio es pastelero, panadero y profesor. Actualmente mi ocupación son los centros de mayores y todo lo que con ello se relaciona.

Julio Lizán Jiménez

Astronauta *amateur* retirado, y ya cumplidos los treinta, ahora paso mis días buscando latidos de vida entre los seres humanos. Como educador social y neófito en esto de escribir bonito, aspiro a entender eso que llaman poesía y a comunicar nuestras ideas *alter modus*. Me hablaron del colectivo La Habitación Propia y aquí estoy, encantado.

Laura Cano Sastre

(Madrid, 1989) periodista y correctora profesional con experiencia en distintos medios de comunicación. Ha trabajado para 321 eTV, los periódicos Sierra Madrileña y El Pueblo de Albacete y emisoras de radio como Onda Torrelodones, Evolution fm o Radio Alma de Bruselas. En la capital de Europa lanza el



programa de literatura La Habitación Propia, en agosto de 2013, que después se reconvertiría en tertulia, y escribe para la revista *Acentos*. Cree en la comunión del periodismo y la literatura, y ni siquiera la flagrante crisis de los medios logra quebrantar su fe.

Matilde García y Martín

Tengo 65 años. Llegué a Bélgica a los 18 desde Asturias. Tengo dos hijos y dos nietos. A los 18 años, sola y sin familia, fueron unos años muy duros, pero con coraje e ilusiones todo se supera: lo bueno y lo malo. Hoy día soy feliz. No me quejo de mi situación.

Ana Ponce

Actualmente trabajo en mi tesis doctoral en *Historia sobre la emigración de españoles a Bélgica*. La curiosidad, los viajes y la emigración marcan mi vida, pues han supuesto y continúan suponiendo un gran crecimiento personal a través de las experiencias vividas y un gran enriquecimiento humanista a través de los amigos encontrados.

Los traductores

Isabelle De Vriendt

Desde sus 15 años Isabelle se convierte rápidamente en una apasionada de la lengua española. Tras sus estudios de Filología Románica acompañado de un Diploma en Estudios Hispánicos, se alista en las vías de la traducción y sigue el curso del Centro Europeo en Traducción Literaria sin haberse dedicado nunca a esa disciplina. Los Colectivos de escritos le ofrecen una bella ocasión de retomar uno de sus sueños de adolescente.

Paul Dupuis

Tras una veintena de años ocupados en la gestión de empresa, en Portugal y en Bélgica, Paul se interesa por la literatura. Hizo una licenciatura en Filología Románica en la Universidad Católica de Lovaina y después una formación en Traducción Literaria. Ha traducido algunas novelas españolas, italianas y varios textos portugueses así como un gran número de documentos como traductor jurado. Desde hace algún tiempo, reserva parte de su tiempo para la lectura por placer.





Qui sont-ils/elles?

Alberto Martínez Carcedo

Journaliste, gestionnaire de patrimoine culturel, horreur cosmique ambulante, utopiste et sexeur de poussins à temps partiel pour contrer la crise. « Ton portable a plus de pouvoir que la NASA en 1969. La NASA est allée sur la lune. Nous, on lance des oiseaux aux cochons. »

Honorino Fernández

Né en 1934 à Sama Langreo (Asturies, Espagne), il est parti en Argentine à ses 18 ans (en 1952), il y avait un oncle qui vivait là-bas depuis environ 40 ans. Il y a travaillé pendant 11 ans. Dans le sillage des coups d'Etat successifs en Argentine, il décide de retourner en Espagne (en 1963), pays qu'il retrouve dans un état bien pire qu'au moment où il l'avait quitté. En 1965, il rencontre sa femme Ángeles, qui vivait en Belgique depuis 3 ans. Ils se marient en 1966 et décident alors de partir pour la Belgique, vu que l'avenir y était plus prometteur. Depuis lors, ils y habitent.

Alessia Calderalo García

Elle a 28 ans, est née de mère espagnole et de père italien, à Madrid, le 2 juin 1987. Après ses études de bachelier, elle a passé six mois au Japon grâce à une bourse d'études et, depuis lors, son envie de voir le monde et de le refléter dans ses écrits ne fait que croître. Elle vit actuellement à Bruxelles, où elle a eu la chance de découvrir La Habitación Propia, une initiative qui lui permet de continuer à développer sa passion pour la littérature. En 2014 est sorti son premier roman, *Afrodita en la ventana* (Aphrodite à la fenêtre), écrit pendant les dernières années de sa vie estudiantine. Elle compte publier bientôt sa compilation de récits *Historias de tu mundo* (Histoires de ton monde), écrites à partir de photographies de personnes prises lors de divers voyages. www.alelerele.com

Pilar Calvo Carbajales

Née à Arangas de Cabrales, dans les Asturies, en 1954. Elle a émigré en 64, est allée à l'école, a suivi des études de coiffure, a travaillé 12 années dans ce domaine, puis comme cuisinière 10 ans et comme aide soignante jusqu'aujourd'hui, sans compter le volontariat, tout au long de sa vie.

Martín Díaz

Né à Lima le 30 juin 1984, Martín Díaz a eu son diplôme de bachelier à l'Université catholique du Pérou, il a vécu huit mois aux Etats-Unis pour mieux maîtriser l'anglais,

dans le cadre d'un programme d'échanges. A l'université, il a participé à la revue estudiantine *Énfasis*, y a écrit des articles. En 2011, il a démarré une maîtrise de deux années en Poytechnique, à Milan. Il a vécu en Italie près de cinq ans. Depuis le début de 2015, il vit à Bruxelles, ville où il a fait la connaissance de La Habitación Propia. Depuis lors, il est devenu étudiant en langue française et il continue à écrire son premier roman de fiction et un livre de poésie, qu'il aimerait publier à Madrid.

Raquel Santos Catalán

Elle s'appelle Raquel Santos Catalán, Chilienne, en Belgique depuis 7 ans où vivent ses petits-enfants. Pour elle, la raison principale de rester ici est Accem et sa chère Eglise. Elle se plaît beaucoup dans les groupes (chant, gymnastique, peinture, etc). Elle remercie vivement les volontaires.

Nuria López Bernal

Elle est née à Cieza (Murcia, Espagne) en 1991. Éducatrice sociale, agitatrice culturelle et créatrice hyperactive. Elle vit à Bruxelles depuis 4 ans. Elle trace son chemin, convaincue du rôle d'un travail pédagogique axé sur une méthodologie participative et créative reliée aux émotions, à la sensibilité et au jeu, et qui a recours, pour cela, comme outils l'art, la musique, le sport et la littérature, et plus particulièrement la poésie. Curiosité avérée pour le genre des performances poétiques : Slam, Spoken Word et n'importe quelle autre construction possible. En mars 2014, elle devient la co-fondatrice de La Habitación Propia.

Bernabé Muñoz Martín

Espagnol de Barajas de Gredos, à Ávila, en Espagne. Il réside à Bruxelles depuis l'année 1970. Son métier, c'est professeur de boulangerie-pâtisserie. Actuellement, son occupation, ce sont les centres de personnes âgées et tout ce qui est en lien avec ces centres.

Julio Lizán Jiménez

Astronaute amateur à la retraite, trente ans déjà, il passe maintenant ses jours à chercher des battements de cœur parmi les êtres humains. Comme éducateur et néophyte dans l'acte d'écrire le beau, il aspire à comprendre ce qu'on appelle poésie et à communiquer nos idées alter modus. On lui a parlé du Collectif La Habitación Propia et il y est, enchanté.

Laura Cano Sastre

(Madrid, 1989) Journaliste et correctrice professionnelle avec une expérience dans les différents modes de communication. Elle a travaillé pour 321 eTV, les



journaux Sierra Madrileña et El Pueblo de Albacete et des émissions radio telles que Onda Torrelodones, Evolution fm ou Radio Alma de Bruxelles. Elle lance dans la capitale européenne le programme de littérature La Habitación Propia, en août 2013. Ce programme se changera en tertulia. Laura écrit pour la revue Acentos. Même l'évidente crise des médias ne parvient pas à altérer sa foi dans la communication du journalisme et de la littérature : elle y croit.

Matilde García y Martín

Matilde a 65 ans. Elle est arrivée des Asturies en Belgique à 18 ans. Elle a deux enfants et deux petits-enfants. A ses 18 ans, seule et sans famille, elle vécut des temps très durs, mais le courage et l'enthousiasme aident à tout surmonter : le bon et le mauvais. Aujourd'hui, elle est heureuse. Elle ne se plaint pas de sa situation.

Ana Ponce

A l'heure actuelle, Ana travaille à sa thèse en Histoire de l'émigration espagnole en Belgique. La curiosité, les voyages et l'émigration marquent sa vie, vu que ces éléments ont impliqué et impliquent encore de grandir personnellement au travers des expériences vécues et de s'enrichir fortement en rencontrant les amis.

Les traducteur-trice-s :

Isabelle De Vriendt

Isabelle s'est prise de passion pour la langue espagnole depuis ses 15 ans. Après des études de Philologie romane ponctuées d'un Diplôme d'études hispaniques, elle s'est engagée dans les voies de la traduction et a suivi le cursus du Centre européen de traduction littéraire (CETL) sans pourtant jamais se consacrer à cet art. Les Collectifs d'écrits lui offrent une belle occasion de renouer avec un de ses rêves d'adolescence.

Paul Dupuis

Après une vingtaine d'années occupées à la gestion d'entreprise, au Portugal et en Belgique, Paul s'est intéressé à la littérature. Il a passé une licence en Philologie romane à l'UCL et a suivi une formation en traduction littéraire. Il a traduit quelques romans espagnols, italiens et plusieurs textes portugais ainsi qu'une foule de documents comme traducteur juré. Il réserve désormais son temps à la lecture pour le plaisir.



Accem Bruselas – Schaerbeek

En Accem sucedieron las reuniones con los mayores los viernes entre marzo y mayo. Todas las mañanas fuimos recibidos como en casa en el número 60 de la calle de la Consolation, con olor a café y galletas, para acompañar hora y media de charla acogedora.

Actualmente el proyecto cambia su nombre por «Puntos de encuentro Hispasanté». Un punto de encuentro en el que los mayores hispanohablantes pueden informarse sobre los temas que les interesen – recursos sociales, salud, formación, ocio... – , relacionarse, aprender cosas nuevas a través de los talleres y mucho más. El proyecto continúa con sus cuatro espacios y centros en el centro, Anderlecht y Schaerbeek.

www.accem.es



Vinomanía – Ixelles

Vinomanía acaba casi de abrir sus persianas al público bruselense cuando acoge el proyecto del Colectivo de La Habitación Propia.

El Colectivo toma sus decisiones más importantes en la burbuja de rincón secreto de su *mezzanine*, lugar idóneo para encontrar la tranquilidad y la intimidad. También para escribir.

En un ambiente acogedor, podréis degustar tapas y platos típicamente españoles en el corazón de un barrio vivo y animado entre Porte de Namur y Fernand Cocq. En el bar, el patrón Olivier ofrece toda su experiencia en vino y productos de la región dándoos el mejor consejo posible para cada gusto. El repertorio del chef se compone de platos simples, naturales y sabrosos a la vez utilizando productos de la temporada. Vinomanía acoge otras actividades culturales como exposiciones, conciertos y veladas temáticas.

www.facebook.com/Vinomanía-1517232881886496



L'Imagin'air Culturel – Art Café – Ixelles

Restaurante, bar y salon de té al mismo tiempo. Bio y artesanal.

Con su interior de madera y los muros en ladrillo, se convierte en un lugar de creación y de conversación agradable y acogedor. Acoge al Colectivo en una de sus primeras sesiones de debate intenso.

www.facebook.com/ImaginairArtCafe?fref=ts



Le Cercle de Voyageurs – Bruxelles-Ville

Parada inevitable en el camino de un Colectivo de migrantes. En el Cercle de Voyageurs se come, se piensa, se debate, se filosofa, se juega, se expone. Círculo de músicos, de fotógrafos, de viajeros de íntimo y de lo ínfimo. Círculo abierto. Lugar de encuentros.
www.lecercledesvoyageurs.com



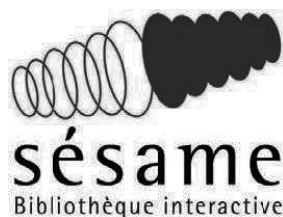
Bibliothèque Sésame – Schaerbeek

Es en la Biblioteca Sésame, donde la compilación «Exilios» se presenta por primera vez al público en el marco del Festival des Arts Numériques 2015 y en dúo junto al Collectif de La Belle Escampette. La Biblioteca nos cede un espacio acogedor e íntimo, ideal para el acto.

La comuna de Schaerbeek propone una red de tres bibliotecas comunales: Sésame – Mille et une pages – Thomas Owen.

La red organiza numerosas animaciones: exposiciones temáticas, paseos animados con cuentos, encuentros literarios, formaciones en nuevas tecnologías, talleres de escritura y de caligrafía, alfabetización, etc.

Para más información, visitad el blog de las bibliotecas de Schaerbeek en: www.mabiblio.be





Accem Bruselas – Schaerbeek

C'est à Accem qu'ont eu lieu les rencontres avec les personnes âgées du Collectif, de mars à mai.

A chaque fois, nous avons été reçus comme à la maison au numéro 60 de la rue de la Consolation, avec une odeur de café et de gallettes, pour accompagner une heure de discussions chaleureuses.

A ce jour, le projet d'Accem a changé de nom en « Points de rencontre Hispansanté » (« Puntos de encuentro Hispansanté »). Un Point de rencontre où les personnes âgées hispanophones peuvent s'informer sur les sujets qui les intéressent – aide sociale, santé, formation, loisir... –, se mettre en liens, apprendre de nouvelles choses au travers des ateliers, et bien plus encore. Le projet continue avec ses quatre espaces et centres à Bruxelles-Ville, Anderlecht et Schaerbeek.

www.accem.es



Vinomanía – Ixelles

Vinomanía vient à peine d'ouvrir ses volets au public bruxellois quand il accueille le projet du Collectif de La Habitación Propia. Le Collectif prend ses décisions les plus importantes dans la mezzanine, un coin secret, comme une bulle, idéale pour se rencontrer dans le calme et l'intimité. Et pour écrire.

Une ambiance chaleureuse vous accueille, vous pouvez y déguster des tapas et des plats typiquement espagnols au cœur d'un quartier vivant et animé, entre la Porte de Namur et la place Fernand Cocq. Le patron, Olivier, offre toute son expérience en vins et en produits de la région, et vous donne les meilleurs des conseils en fonction de vos préférences. Vinomanía héberge aussi d'autres activités culturelles comme vernissages, soirées et concerts.

www.facebook.com/Vinomania-1517232881886496



L'Imagin'air Culturel – Art Café - Ixelles

Restaurant, bar et salon de thé tout à la fois, bio et artisanal.

Avec son intérieur en bois et les murs en brique, ce lieu se transforme en espace de création et de conversation agréable et accueillant. Il accueille le Collectif dans une de ses premières séances de débat intense.

www.facebook.com/ImaginairArtCafe?fref=ts



Le Cercle de Voyageurs – Bruxelles-Ville

Arrêt incontournable pour un Collectif de migrants.

Au Cercle des Voyageurs, on mange, on débat, on philosophe, on joue, on présente. Cercle de musiciens, de photographe, de voyageurs de l'intime et de l'infime. Cercle ouvert. Lieu de rencontres.

www.lecercledesvoyageurs.com



Bibliothèque Sésame – Schaerbeek

C'est dans la Bibliothèque Sésame, où la compilation « Exils » est présentée pour la première fois au public.

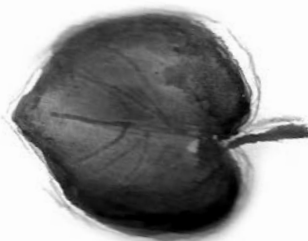
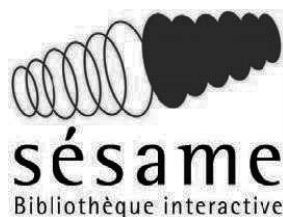
La présentation a eu lieu dans le cadre du Festival des Arts Numériques 2015, en duo avec le Collectif de La Belle Escampette. La bibliothèque nous a mis à disposition un espace très accueillant et intime, idéal pour le déroulement de l'événement.

La commune de Schaerbeek propose un réseau de 3 bibliothèques communales : Sésame – Mille et une pages – Thomas Owen.

De nombreuses animations sont organisées sur l'ensemble du réseau : expositions thématiques, « Bébé bouquine et bébé sourd bouquine », balades contées, rencontres littéraires, formations aux nouvelles technologies, ateliers d'écriture et de calligraphie, accueil des classes, bibliothèques de parcs, alphabétisation, « Je lis dans ma commune », « Fureur de lire », etc.

Pour tout renseignement, visitez le blog des bibliothèques de Schaerbeek :

www.mabiblio.be



El Colectivo de La Habitación Propia y ScriptaLinea agradecen

Gracias a Accem por abrirnos las puertas de su casa, a José Antonio Arranz por confiar en el proyecto y a todos los participantes que se empaparon de él.

A los lugares que permitieron las reuniones del colectivo y a todas aquellas personas que han contribuido de una manera u otra para que esta compilación sea hoy, al fin, posible.

A la asociación ScriptaLinea por acogernos y por apoyarnos en todo momento. A Isabelle De Vriendt y Paul Dupuis por el trabajazo de las traducciones.

A Nuria López, nuestra animadora, por su labor incansable.

A nuestra grafista voluntaria Ana Luísa Lages, a María Begoña Sastre por cedernos su talento artístico, a Laura Cano por sus correcciones y a Ana Ponce por su contribución histórica.

Esta compilación se presentó en la Biblioteca Sésame (Schaerbeek, Bruxelles) en el marco de Festival des Arts numériques, el 10 de Noviembre de 2015.



Colectivos de escritos





Le Collectif de La Habitación Propia et ScriptaLinea remercient

Merci à Accem qui nous a ouvert ses portes, à José Antonio Arranz pour avoir cru dans le projet et à tou-te-s les participant-e-s qui y ont trempé.

Merci aux lieux qui ont accueilli le Collectif pour ses réunions et à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation.

L'aisbl ScriptaLinea remercie Isabelle De Vriendt et Paul Dupuis pour leur travail considérable de traduction.

Le Collectif remercie l'association ScriptaLinea pour son accueil et son soutien, l'association ScriptaLinea et les participant-e-s remercie Nuria Lopez Bernal pour son animation et pour son travail infatigable.

Merci à Ana Luísa Lages, notre graphiste bénévole, à María Begoña Sastre, pour ses talents créatifs au service des textes, à Laura Cano pour ses traductions et à Ana Ponce pour son apport historique.

Cette compilation a été présentée à la Bibliothèque Sésame (Schaerbeek, Bruxelles) dans le cadre du Festival des Arts numériques, le 10 novembre 2015.



Colectivos de escritos

Avec le soutien du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées par les membres du
Colectivo de La Habitación Propia

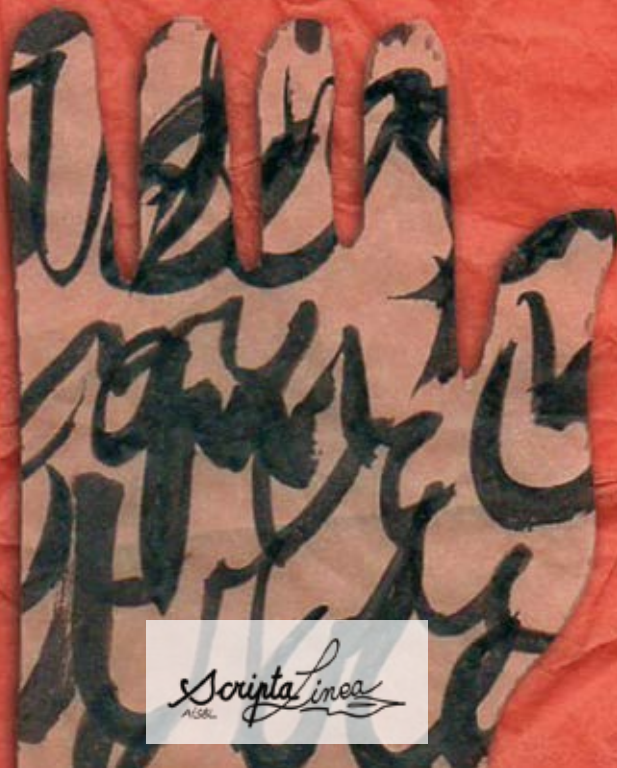
Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.colectivosdeescritos.org

D/2015/13.013/3





Colectivo
de La
Habitación
Propia



Scripta Linea
ASBL